MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : https://creativecommons.org/

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : DONNER

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue…

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc…).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureu.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.

arcadie

revue littéraire et scientifique

179

quinzième année

Novembre 1968

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ..	**40 F**	**20 F**
Etranger	**50 F**	**25 F**

Abonnement de soutien : 1 an : 50 F — Etranger : 60 F

Abonnement d'Honneur : **100 F**

Le numéro : **4 F**

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.
1 F pour tout changement d'adresse

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.
Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.
Forbundet av 1948. Postboxs 1305. Oslo. Norvège.
Riksforbundet for sexuellt likaberattigande
Box 850. Stockholm. I. Suède.
Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.
One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)
Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1968 »
— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS
Dépôt légal 1968. N° 424 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

QUINZIÈME ANNÉE NOVEMBRE 1968

SOMMAIRE

Arcadie à la télévision, par ANDRÉ BAUDRY 421

We are not amused 426

L'amour turc à Alger d'après ses détracteurs chrétiens, par B. DURANT 427

Interprétations, par YVES FERSEN 436

Le joueur de flûte (*suite et fin*), par FRANÇOISE D'EAUBONNE 439

Le cas San-Antonio, par ROGER FOUCHER 448

Le loup blanc de Djerba, par JEAN FLORENTIN .. 455

« On leur fait peur » 420

LIVRE :

Le Devoir de violence, de Yambo OUOLOGUEM 459

THEATRE :

Le Valet, de Robin MAUGHAM 461

CINÉMA :

Le renard, de Mark RYDELL..... 463

Mise au point (*Le Condamné à mort*) 464

« ON LEUR FAIT PEUR »

Daniel Ivernel, l'un des interprètes de l'*Escalier*, cette pièce de théâtre qui se joue à Paris depuis bientôt un an et dont on a déjà dit ici ce qu'il fallait en penser (*Arcadie*, nos 168 et 170) a eu l'occasion de répondre à un journaliste qui le questionnait sur les réactions du public.

Ainsi apprenons-nous que les rappels sont nombreux, et que lorsqu'il y a une majorité de femmes dans la salle, les applaudissements et les rappels sont encore plus frénétiques.

Et Ivernel d'ajouter : « Notre plus mauvais public ce sont les homosexuels » et de renchérir « On leur fait peur. »

Comme nous nous réjouissons en *Arcadie* d'apprendre que le plus mauvais public est celui des homophiles.

Ils ont bien raison de bouder ou de siffler cette mascarade ridicule mise au goût Sainval en France, c'est-à-dire mise au plus mauvais goût.

Mais M. Ivernel se trompe lorsqu'il dit que nous avons peur.

Peur de quoi donc, Monsieur?

Peur de nous reconnaître dans votre personnage et dans l'interprétation bouffonne qu'on vous a imposée et que vous avez acceptée?

Peur de nous reconnaître dans le texte — et donc le caractère — voulus par l'auteur?

Vous vous trompez. Si les homophiles ne vous applaudissent pas c'est qu'ils sont dégoûtés de cette façon de les voir, de les représenter, de les imaginer, de les juger.

Qu'à la « belle époque » — il y a donc plus d'un demi-siècle — certains homophiles tapageurs aient été de cette espèce, nous le reconnaissons. Mais puisque l'*Escalier* est de notre époque, auteur et essentiellement metteur en scène auraient du mieux regarder et étudier la vie des homophiles.

Et Paris ne ricanerait pas depuis plusieurs mois. Et vous auriez œuvré dans la justice et le respect.

Mais à Paris, en 1968, dans ce domaine, on en est resté au Moyen Age!

ARCADIE A LA TÉLÉVISION

par ANDRÉ BAUDRY.

Arcadie à la télévision!

Chacun de se dire déjà : comment, est-ce possible? N'est-ce point un canular? Quand cette émission passera-t-elle? En serai-je informé?

Les offices de radio-télévision d'Angleterre ou de Hollande ou des pays scandinaves ont habitué leurs télé-spectateurs à de telles émissions. En Angleterre tous les remous, toutes les discussions provoqués par le Rapport Wolfenden, puis les exposés parlementaires et enfin le vote de la loi ont permis à la BBC de porter à la connaissance de millions d'Anglais ce qu'est le problème homophile.

En Hollande, pays très libéral, très audacieux, à la pointe de combien de véritables révolutions, l'Office de radio-télévision a même, à plusieurs reprises, organisé des débats autour des questions morales et sexuelles, et donc de l'homophilie, et a toujours invité les dirigeants de l'association homophile hollandaise (C.O.C.) à y participer.

Alors, en France... Est-ce cela que mon titre annonce?

Hélas, non... ou pas encore.

Chacun sait dans ce pays ce qu'est notre radio-télévision... bien peu de chose...

Et chacun sait que dans ce pays qui fut — il y a très longtemps — il paraît — le pays de la liberté — il ne reste que l'hypocrisie et le jansénisme. Nous avons paraît-il la *grandeur?* mais c'est tout. Alors, en France, en cette République, une émission officielle sur l'homophilie? Allons donc!

Lorsque cet office s'est permis, il y a quelques mois, de donner une émission sur l'éducation sexuelle, il y eut — paraît-il — tant et tant de protestations, qu'on s'est promis de ne plus recommencer.

Et pourtant *Arcadie*, par son Directeur, vient de connaître l'honneur et l'avantage d'une très longue interview télévisée.

Cette initiative vient d'un pays lointain, proche... et auquel on voudrait parfois donner des leçons...

Le *Canada*.

On sait que sur l'initiative de celui qui, hier, était encore ministre de la Justice, et maintenant chef du gouvernement central du Canada, M. Trudeau, des projets de lois sont déposés devant le Parlement et seront, sans doute possible, adoptés ces prochaines semaines. (Quant cet article paraîtra, ce sera même probablement réalisé.)

Pays jeune, dynamique, entreprenant, audacieux, très catholique certes mais cependant indépendant de l'Eglise, il connaissait des lois sévères réprimant les mœurs, telle l'homophilie, tel l'avortement.

Ainsi donc ces lois vont être abrogées, et des réglementations plus souples, de notre âge, compte tenu des évolutions et des découvertes de tous genres, seront appliquées dans cet heureux pays.

Alors, tout naturellement l'Office de radio-télévision de ce pays a pensé mieux instruire les Canadiens de ces graves problèmes de morale sexuelle.

Une équipe de journalistes et de techniciens canadiens vient d'entreprendre un voyage en Angleterre, en Suisse et en France pour questionner les personnalités qui selon elle pouvaient instruire valablement les millions de Canadiens sur des problèmes qu'ils jugent et qu'ils ignorent pourtant.

L'Angleterre : la réforme de la loi toute récente tant celle de l'homosexualité que celle réglementant l'avortement.

La Suisse : l'avortement.

Juristes, médecins, ecclésiastiques sont questionnés.

La France : l'homosexualité. Et, puis-je oser écrire : tout naturellement, ces journalistes ont pensé que seule peut-être *Arcadie* pouvait connaître le redoutable honneur et la grave responsabilité de dire au peuple du Canada ce qu'est l'homophilie, ce que sont les homophiles.

Et c'est ainsi que le mercredi 11 septembre, dans les bureaux d'*Arcadie*, à Paris, j'ai été, plus d'une heure durant, interrogé, questionné, de façon très adroite, très pertinente, très audacieuse, très aimable, sur tous les aspects de l'homophilie masculine et féminine, par un groupe de journalistes de la *Radiodiffusion et Télévision du Canada*, et particulièrement par MM. François Brunet et Bernard Derome.

Chaque Arcadien qui me lit en ce moment, de quelque pays qu'il soit, sait déjà avec quelle passion j'ai pu évoquer leurs vies, leurs problèmes, leurs espoirs.

Il sait — avec quels accents de sincérité — j'ai pu répondre à des questions comme celles concernant l'innéité ou l'acquisition de l'homosexualité, Dieu et ses Eglises, le vice et la dépravation des homosexuels, le chantage, la naissance et l'enrichissement de l'amour entre hommes et entre femmes, les devoirs et les droits de l'homophile, notre comportement dans la Société et celui que devrait avoir la Société envers les homophiles.

Je crois que mes interlocuteurs n'ont omis rien d'essentiel de la vie de l'homophile, seul avec lui-même, dans ses relations avec un autre lui-même, et de sa place dans nos sociétés contemporaines.

Interview directe, je n'ai pu m'y préparer, j'ignorais même que la télévision serait de la fête... Les questions me furent posées « en direct » et mes réponses durent être improvisées!

Que dis-je « improvisées »?

Chaque Arcadien sait bien qu'en réalité elles ne pouvaient l'être! Depuis plus de quinze ans que je vis la vie de l'homophilie et de milliers d'homophiles, comment aurai-je dû réfléchir, chercher de belles phrases, hésiter, tergiverser, douter... bégayer...

Unique occasion, qui peut-être jamais ne se renouvellera — il fallait, en cette heure historique, pouvoir dire l'essentiel pour que tout un peuple sache enfin ce que nous sommes.

Arcadiens fidèles du Canada qui me verrez et m'entendrez vous me direz votre sentiment. Nous ne nous connaissions que par ces feuilles blanches, et voici que ma voix traverse l'Océan et va vers vous — comme probablement vers nos amis des Etats-Unis d'Amérique — (cette émission sera achetée par une station des U.S.A.).

Alors qu'on me laisse dire ceci, au moment où nous allons boucler nos quinze ans d'existence, alors que si la France avait été paisible et à la véritable heure de son époque, nous vivrions en ces jours-mêmes en un Congrès international des heures enrichissantes et vivifiantes — qu'on me laisse dire, à vous tous, mes Arcadiens de 1954 et des mois qui ont suivi, même à vous qui avez abandonné pour des raisons souvent futiles et sans commune mesure avec l'œuvre que nous accomplissons en profondeur, voyez ce que nous avons accompli!

Nous pouvons tous ensemble en être fiers!

Durant ces quinze années nous n'avons cessé de recueillir des hommages de personnalités compétentes, que ce soit un Dr Eck ou un Dominique Dallayrac, ou *Noir et Blanc* récemment, que ce soit même des personnalités officielles représentant les Pouvoirs publics de ce pays, et cela parce que nous avons suivi le petit chemin ouvert fin 1953.

Etre toujours dignes! ne jamais chercher ou cultiver le scandale, ne jamais exciter que ce qu'il y a de plus élémentaire dans la nature humaine, discrètement avec des études diverses obliger les esprits lucides et sincères à réfléchir sur ce problème et donc faire évoluer son jugement.

Nous aurions pu prendre d'autres chemins : je ne crois pas qu'ils nous auraient conduits là où nous sommes, c'est-à-dire là où on est obligé de nous prendre en considération, de s'arrêter un moment pour réfléchir et réviser ses jugements.

Epoque de transformation, de discussion, de contestation..., les murs de la Sorbonne réclamaient la liberté sexuelle parmi beaucoup de choses, on y a cité *Arcadie*, ce sera le sujet de mon prochain éditorial, le mois prochain, à propos de la *violence*..., cette autre route que nous aurions pu prendre, que certains nous conseillaient et nous conseillent encore pour hâter le règne de la liberté.

Et si mon interview ne va pas au Vatican; alors, aussi, bientôt, une *lettre ouverte au cardinal Garrone*, préfet de la Congrégation des Séminaires et Universités, qui, récemment, dans une lettre au pape Paul VI (reproduite par l'*Osservatore Romano*), éprouvait « un grand soulagement » à nous condamner!

Quelle époque merveilleuse n'est-ce pas! Hésiteriez-vous à collaborer à cette œuvre? Rechigneriez-vous pour des points de détail? Vous replierez-vous tant sur vous-même et vos maigres appétits que vous ne pouvez pas voir

l'immensité autour de vous, dans laquelle vous nagez, qui vous perdra inévitablement et très vite, si vous ne savez pas vous associer à d'autres pour que la minorité à laquelle vous appartenez — chair, sang, cœur, esprit, âme — puisse, aujourd'hui, sur les ondes et les écrans de l'Amérique — demain, en France, partout, faire réfléchir tout un peuple, le contraindre à modifier ses condamnations, le contraindre à vous admettre et à vous respecter.

C'est le travail d'*Arcadie*. Contre vents et marées, elle le poursuit. Pour cela, elle aurait besoin de *tous* les homophiles..., même de ceux qui sont les plus égoïstes, les plus avides de joies immédiates, de sensations rapides et superficielles, car ceux-là, enfin, connaîtraient une autre joie, un autre destin, et atteindraient la vraie stature de l'homme.

La dernière question qui me fut posée par ces aimables journalistes fut celle-ci : « Pouvez-vous nous dire, selon vous, ce que l'abrogation de cette loi au Canada, demain dans d'autres pays, apportera aux homosexuels du Canada et aux autres Canadiens »...

... Ce que l'abrogation de cette loi apportera aux homophiles du Canada, comme hier à ceux d'Angleterre, comme demain, nous l'espérons, à ceux d'Allemagne, d'Autriche, de Finlande, comme tout progrès dans le domaine des mœurs apporte à tout homosexuel de quelques pays qu'il soit, c'est de pouvoir *respirer*.

Avant lui, depuis toujours, des millions d'hommes et de femmes sont morts dans la suffocation, car leur être le plus intime, le plus chaud, le plus vibrant, devait être camouflé, détruit...

Ils pourront regarder le soleil, la terre, les hommes. Ils seront parmi les hommes, à côté des autres hommes, ni plus ni moins, égaux. Leur pays, leur nation, leurs ancêtres, leur culture, tout ce qui compose la patrie ne les renie plus, ne le méprise plus.

Et ainsi, ce temps, ces forces, ces rélexions, ces introspections, ces complexes, ces inhibitions, ces adaptations utilisés par leur homosexualité bafouée, renfermée, difficile, secrète, tout cela pourra être mis au service de la collectivité, de la nation, de la profession, de la famille, des autres.

Ce que ces souffles de liberté passant sur tel ou tel peuple permet est impossible à évoquer.

Parce que c'est restituer à l'homme sa vraie place dans le monde, unique, responsable de ses actes, avide de paix et de joie, devant accomplir sa vocation particulière...

Nous n'aurons pas en novembre 1968 notre Congrès sur l'*homophilie dans la société actuelle* (nous espérons pouvoir l'organiser courant 1969), mais nous aurons été sur les vieux murs de la Sorbonne à côté de saint Thomas d'Aquin! et pendant une heure sur la terre des découvertes — c'est ce qu'elle veut être — près de ce phare éclairant le monde — c'est ce qui fut souhaité pour elle peu de temps avant sa mort, par Robert Kennedy — le petit phare *Arcadie* — né des étoiles et des dieux de la Grèce antique — fera découvrir au nouveau monde ce qu'est l'homme, son destin, sa vocation..., qu'il soit hétérosexuel ou homophile... et que pour cette nature aussi, pour sa liberté et pour son épanouissement, il est juste et salutaire de se battre jusqu'à victoire complète et totale sur les forces de l'hypocrisie, de la bêtise, de l'erreur, de l'injustice.

Après tout, ne pourrait-on écrire aussi à notre endroit, une autre *Humanæ Vitæ?*

ANDRÉ BAUDRY.

WE ARE NOT AMUSED!

We are not amused... « cela ne nous amuse pas », disait la reine Victoria quand on racontait devant elle une histoire qu'elle jugeait inconvenante.

Qu'aurait-elle dit, la pauvre Queen, si elle avait vu la pièce d'Edward Bond, **Early Morning,** récemment montée par le Royal Court Theater de sa bonne ville de Londres ?

Elle s'y serait vue, elle-même en personne, amoureuse de Florence Nightingale, et échangeant avec elle des baisers fort peu chastes. De quoi faire tomber raide le député Labouchere, auteur de la fameuse loi anti-homosexuelle de 1887 récemment abolie, lequel, ayant proposé à la reine Victoria d'inclure dans cette loi l'homosexualité féminine, s'entendit répondre d'un ton sec : « Cela n'existe pas ! »

Quoi qu'il en soit, les amours de Sa Gracieuse Majesté et de Florence Nightingale ont choqué le Lord Chamberlain qui a refusé l'autorisation de représenter la pièce en public. Celle-ci ne verra donc pas le jour. Le libéralisme, même en Angleterre, a des limites. Après tout, Victoria est la bisaïeule de la reine Elisabeth...

L'AMOUR TURC A ALGER, D'APRÈS SES DÉTRACTEURS CHRÉTIENS

par B. DURANT.

Rien ne frappe davantage l'imagination que les récits — on dirait aujourd'hui les reportages — écrits par les gens qui, de gré ou de force, sont allés dans la Régence d'Alger, à un moment ou à un autre pendant la période qui s'étend de 1520 à 1830. Les chrétiens qui ont séjourné dans ce territoire quand il se trouvait sous la domination ottomane sont unanimes à rapporter que les habitants s'y livraient à deux pratiques qu'ils se trouvent unanimes aussi à condamner. Chacun de leurs ouvrages fourmille d'anecdotes et de traits sur l'homosexualité régnante; chacun décrit la course, c'est-à-dire la piraterie, comme un des fondements de la vie dans le Deylik, sinon même comme le fondement essentiel de son activité économique et politique. L'on observe pourtant que nos voyageurs souvent involontaires n'établissent aucun lien entre ces deux phénomènes contemporains et prépondérants.

Il en va ainsi, du moins, dans les ouvrages que nous avons pu lire. Notre documentation, en effet, c'est là sa plus grande faiblesse, ne repose, quant à ces faits, que sur le témoignage de chrétiens, d'étrangers à la Régence. Encore se contentent-ils le plus souvent de nous décrire, dans cette contrée, la vie à Alger-même, dans le Dar-Es-Soltan, dans la capitale, et nous laissent-ils dans l'ignorance de ce qui se passe dans les campagnes, et dans les trois Beyliks vassaux d'Oran, du Titteri et de Constantine. Voilà pourquoi cette étude de l'amour turc a dû joindre à son titre des tempéraments qui, d'ailleurs, on le verra, n'en affadissent en rien le pittoresque.

Il nous a paru possible, et intéressant, de décrire la vie homosexuelle dans l'Alger turque sur le seul témoignage de ses détracteurs chrétiens parce que ceux-ci ne peuvent se tenir de revenir là-dessus incessamment; qu'ils donnent ainsi le sentiment qu'elle était fort active, à peu près universellement pratiquée, et ouvertement; bref, qu'elle constituait un des aspects fondamentaux de la vie sociale, de la « civilisation » barbaresque, et qu'on ne saurait prétendre connaître celle-ci sans être renseigné sur celle-là.

Intéressant, aussi, puisqu'elles sont toujours mentionnées toutes deux, d'étudier les rapports qu'il pourrait y avoir eu entre la Course et l'homosexualité. Il y en a un, évident : la Course fournissait une partie du... cheptel de cet amour particulier que j'appelle turc. Mais il en est qui n'apparaissent qu'à l'étude : on peut se demander, par exemple, en quoi la situation historique qui favorisait l'entreprise corsaire, a favorisé en même temps l'épanouissement insolite de l'homosexualité. Quels acractères la Course a-t-elle imposés à la vie sociale, et par conséquent à la vie homosexuelle? Et la fin de la Course a-t-elle entraîné celle de l'homosexualité? Les historiens du Ve siècle grec, ceux de la Renaissance italienne, et surtout florentine, se sont préoccupés de savoir en quoi la situation historique a pu favoriser et caractériser ces goûts. Mais une telle question, à notre connaissance, n'a encore jamais retenu ceux, historiens ou sociologues, rares d'ailleurs, qui ont étudié l'époque de la domination turque à Alger. Cette époque, ces trois siècles, n'en sont pas moins ceux où l'homosexualité a sans doute trouvé l'expansion la plus générale dans la licence la plus reconnue.

Digne d'intérêt, enfin, il l'est tout autant de savoir si nos auteurs, en condamnant l'amour turc comme ils l'ont fait, n'ont montré que préjugé ou ignorance des valeurs de la Société qu'ils jugeaient, ou si au contraire, leur condamnation reposait sur des raisons valables.

A toutes ces questions, on ne saurait répondre dans le cadre restreint que la courtoisie, après une journée de travail (1), impose de ne pas déborder. On se contente d'indiquer ici des directions possibles à la recherche. Et pour en donner le goût, nous laisserons parler nos auteurs, après vous les avoir présentés, le plus longtemps que nous pourrons. (Cette causerie n'a d'autre ambition que d'exposer un tissu assez cohérent de citations.)

(1) Texte de la conférence prononcée à *Arcadie* le 21 février 1968.

En dépeignant un pays étranger aussi violemment exotique que l'était pour eux la Régence, ils se sont violemment dépeints eux-mêmes, nourris et vibrants des préjugés, des aversions, des antagonismes, des croyances, des passions, des fanatismes de leur temps. De telle sorte, qu'en filigrane, c'est une histoire de l'évolution de l'opinion européenne sur la question de l'homosexualité, et pendant trois siècles, que nous pourrions écrire. Evolution d'une lenteur désespérante. Qu'il nous soit permis d'indiquer très brièvement, les changements de ton, lorsqu'il s'en trouvera, à telle étape du voyage qu'il va vous être proposé d'entreprendre. Ne fût-ce que parce qu'il est infiniment rare, il faut rendre hommage à l'effort d'impartialité. Il faut reconnaître, au surplus, qu'il était assez difficile à des gens qui n'étaient pas d'Alger (ni de Sodome), ni du XXe siècle, de s'en imposer un sur ce chapitre.

Pour les XVIe et XVIIe siècles, j'ai retenu les deux auteurs les mieux renseignés à la fois et les plus pittoresques. J'ai laissé de côté Jean-Léon, dit l'Africain, et Jean Le Vacher, Lazariste de Saint-Vincent de Paul, dont la vie mériterait qu'on lui consacrât toute une soirée mais dont les œuvres ne contiennent guère, sur notre sujet, qu'une indication éparse ou qu'un leit-motiv sans grand intérêt littéraire et historique. J'ai dû aussi me résigner à ne pas utiliser le Père Dan, faute d'avoir pu me procurer son ouvrage : *Les Illustres captifs*. Je m'appuierai donc surtout sur Diégo de Haëdo et sur Emmanuel d'Aranda.

Diégo de Haëdo, moine bénédictin espagnol, eut l'infortune d'être capturé, en 1577, sur la caravelle « le Saint-Paul », et emmené à Alger, où il fut esclave. En tant qu'Espagnol, il n'est pas impossible qu'il y ait été assez malmené. A Alger, il résidait, en effet, une sorte de gens que l'on appelait Tagarins et Andalous, et que les Espagnols nommaient : Morisques. Ces Tagarins vouaient aux sujets des princes catholiques de la Péninsule, qu'ils le fussent de celui de Castille, ou de celui d'Aragon, de Portugal, ou du Levante, une haine farouche. Originaires eux aussi de ces pays, mais expulsés à partir de la fin de la Reconquista par l'intolérance religieuse des chrétiens, ils entendaient faire payer cher à ces derniers, une fois tombés entre leurs mains, les vexations, les spoliations qu'ils

avaient subies dans une patrie qui avait été la leur, et d'où on les avait arrachés.

La Course, au XVI^e siècle, revêt des aspects de guerre sainte. Il ne faut donc pas attendre de Haëdo un jugement bien favorable aux habitants d'Alger, dans sa *Topographie et histoire générale d'Alger*. Et puis, sur l'homosexualité, quelle condamnation ne doit-on pas trouver chez un chrétien, qui plus est espagnol, qui plus est moine, qui plus est vivant au XVI^e siècle? Pour Haëdo, l'amour turc, c'est le « péché abominable » — abominable étant le terme biblique. A l'époque de notre bénédictin, pour un chrétien, faire l'amour avec un Turc est une abomination; le tuer, un acte pieux! La réciproque est beaucoup moins vraie, ce qui suffit à prouver, chez ces Turcs honnis, une plus grande humanité que chez les chrétiens.

Mais Haëdo demeure la source capitale pour l'histoire de cette région à cette époque, tant par l'exactitude des peintures qu'il donne d'Alger vers 1580 et de la vie que l'on y mène, que par la précision qu'il montre généralement en rapportant les événements. C'est en outre, ce qui ne gâte rien, une plume savoureuse. Il est tellement complet, que tous ceux qui lui succéderont paraissent, dans le meilleur des cas, s'inspirer de lui; dans le pire, le plagier.

Abominable, le péché le reste pour Aranda, qui est du siècle suivant. C'est un soldat franco-flamand, qui a été captif à Alger en 1643, et qui publie sa « Relation de la captivité et liberté du Seigneur Emmanuel d'Aranda, jadis esclave à Alger » en 1665, à un moment où la Course est encore à son apogée. Au contraire d'Haëdo, il ne voue pas le Turc à l'exécration publique. Il reconnaît que les barbaresques n'ont pas l'exclusivité de la piraterie et que les chrétiens — parfois les Etats Chrétiens — ne la pratiquent pas avec plus d'élégance. Si Aranda prend l'homosexualité en bon chrétien, c'est-à-dire en mauvaise part, ce n'est pas, apparemment, la découverte qu'une telle pratique y est universelle qui a rendu son séjour à Alger plus amer; ni même, à l'en croire, le séjour de ceux qui sont livrés à cet appétit. Fatalisme de soldat blasé qui en a vu bien d'autres? Les rapports de maître à esclave n'étant pas, par nature, codifiés, ils dépendent, ainsi que nous le verrons, du tempérament du Maître et de la personnalité de l'esclave, et, il ne se trouve pas deux cas semblables. Aranda, au surplus, est français, qualité que n'avait pas Haëdo. La politique

d'amitié à l'égard de l'Islam proche et moyen-oriental inaugurée par François I^er, fidèlement poursuivie depuis (à l'exception de brèves périodes de tension), et devenue traditionnelle puisqu'elle ne fut abandonnée que par les III^e et IV^e Républiques, faisait que les Français, même tombés en esclavage, étaient mieux traités à Alger que les Hispaniques ou que les gens de toute autre nationalité. Les bateaux français n'étaient guère attaqués par les corsaires algériens et c'est sur un bateau anglais qu'Aranda fut pris.

Un autre écrivain, l'Américain Shaler, dont nous reparlerons, pourra écrire :

« C'est une opinion reçue par les Algériens qu'ils ne doivent jamais provoquer les hostilités de la France. » La phrase, imprimée en 1826, ne manque pas d'une amère saveur.

Pour la fin du XVII^e siècle et pour le XVIII^e, on citera peu le géographe hollandais Dapper, qui ne fait qu'un travail de compilation; peu aussi Peyssonnel et Desfontaines, des médecins envoyés en mission par deux rois de France; pas davantage, Shaw, consul anglais à Alger; bien peu, enfin, les innombrables rapports des Pères de la Trinité, rédempteurs d'esclaves. On ne les évoque ici que pour faire observer la variété des professions des Européens qui, désormais, connaissent Alger. Les contacts entre le monde musulman et le monde chrétien en Méditerranée, après l'éclipse du bas Moyen Age et de la Renaissance occidentale, se sont multipliés au XVIII^e siècle. Et ce ne sont plus seulement rudes contacts de guerre. Il s'agit d'échanges diplomatiques et commerciaux. Si la piraterie poursuit sa carrière, elle s'avoue maintenant davantage pour ce qu'elle est : goût de l'aventure, de la violence, des rapines.

Et par rapport aux condamnations, aux fulminations médiévales portées à l'encontre de l'amour turc aux siècles précédents, il nous plaît d'apercevoir — oh! sur de bien ténus indices! — que le jugement des chrétiens du XVIII^e quant à un phénomène qui s'étale plus glorieusement que jamais, a un peu évolué, et que, s'il ne s'adoucit guère, du moins il s'humanise. Deux auteurs que nous avons choisis pour en parler, Laugier de Tassy, qui écrit en 1727 une *Histoire du Royaume d'Alger*, et Venture de Paradis, qui fut dans la Régence vers 1789, l'appellent : « Le vice à la mode », ou tout simplement par son nom, « l'amour des garçons », ce qui est déjà un énorme progrès.

La chose demeure une infamie, c'est une affaire entendue, mais, plus que l'indignation, on sent la gouaille, à son évocation. Laugier de Tassy a cette réflexion, qui rend, on en conviendra, un son très sadien — à moins que ce ne soit un son pascalien : « Ce qui est vice dans un pays est une chose louable dans un autre. » Il ne s'agit plus de brandir les foudres de l'enfer. Nous voici bien au siècle des Lumières — Je veux dire : au Siècle des Lumières Naissantes!

Il faut aussi prendre garde que ni Laugier de Tassy ni Venture de Paradis n'ayant été esclaves, la sodomie que subissent les esclaves ne peut leur paraître bien amère.

La sodomie semble amère, cependant, aux auteurs du XIX[e] siècle dont on peut invoquer les récits, bien qu'eux non plus ne soient pas tombés en servitude. C'est qu'avec le XIX[e] siècle apparaît le chantage à la nature. C'est dans l'ouvrage de Rozet, officier français qui a parcouru l'Algérie en 1833, que « le péché abominable » se métamorphose en « péché contre-nature ». (La nature étant — ô Romantisme! — divinisée pour les besoins de la cause.) Cette date de 1833 excède un peu le cadre de notre étude, mais l'Armée Française n'était pas si puissante, ni sa conquête si foudroyante, qu'elle ait pu venir à bout en trois ans de bouleverser des mœurs séculaires. Rozet nous en donne avec candeur une preuve éclatante lorsqu'il déclare :

— « La différence de sexe n'est point un obstacle à leurs caprices » (Entendez : au caprice des Maures). « De jeunes garçons de huit à douze ans et même des hommes faits se prêtent sans scrupule aux plus dégoûtantes complaisances. Un an après notre arrivée en Afrique, cet usage honteux existait encore. Les garçons chargés de masser dans les bains d'étuves ont offert leurs... services à plusieurs officiers français. Ceux de nos soldats doués d'une jolie figure ont eu à repousser les propositions dégoûtantes des Algériens. »

On ne sait qu'admirer le plus, dans ces lignes : la répétition de l'adjectif : « dégoûtant »? Les points de suspension pudiques entre « leurs » et « services »? Et faut-il comprendre par cette « différence de sexe » que le fait, pour des enfants ou des adultes, de se livrer à l'amour turc, les en a fait changer? A ce propos, une autre question se pose inévitablement : les adolescents, les jeunes hommes, qui n'entrent ni dans le premier ni dans le second groupe, ne

pratiquaient-ils donc pas l'homosexualité? Décidément, le témoignage de Rozet paraît bien incomplet! Il conduit, d'ailleurs, à une franche hilarité quand il déclare qu'un an après l'arrivée de l'Armée d'Afrique « cet usage honteux existait encore ». Si l'on en croit ce que disait Lamoricière de Changarnier, à moins que ce ne fût Chargarnier de Lamoricière, il aurait fallu écrire que l'arrivée de ces militaires, loin de l'abolir, a développé encore cet usage! Ce qui est naturel. Quoi qu'il en soit, que dirait notre effaré capitaine Rozet, s'il revenait aujourd'hui en Algérie, après cent trente ans de domination française? Il y trouverait de quoi le dégoûter à tout jamais de la colonisation, avec ses vertus virilisatrices! Savourons enfin, à loisir, la révélation selon laquelle « plusieurs » officiers français auraient été sollicités. Ce numéral est sublime de faiblesse. Mais il y aurait tant à dire sur la sereine impudeur, sur l'obscénité de la bonne conscience!... Laissons-là Rozet.

Avant lui, Schaler, Consul de la Fédération des Etats-Unis d'Amérique du Nord, que nous avons cité plus haut, ne dit pas un mot, lui, de l'homosexualité, dans *De l'Etat d'Alger;* c'est l'exception qui confirme la règle. Mais comme il est l'un des contemporains qui ont jugé le Gouvernement et la Société de la Régence avec le plus de perspicacité et le plus de retenue, nous avons intérêt à utiliser ce qu'il en dit.

Tout au long de nos lectures, nous avons trouvé l'amour turc honni, vilipendé, au mieux raillé. Mais la Course a pu décroître et disparaître; la domination ottomane sur le Deylik et la Régence elle-même ont pu être abolies; l'homosexualité, elle, est demeurée. De l'aveu de ses détracteurs, et pas seulement de ceux qui désiraient noircir le tableau, elle était intégrée dans la vie quotidienne et l'on ne sache pas que la substitution d'un conquérant à un autre y ait rien changé. Pendant trois siècles, les auteurs en fournissent une description si remarquablement constante que l'on se demande s'ils ne se sont pas copiés les uns les autres. Mais non : les termes sont les mêmes parce que les préjugés sont tenaces et qu'ils franchissent sans naufrage les vagues des générations. Pour juger d'un phénomène aussi remarquable par sa durée et son ampleur, aussi important par conséquent, il nous a semblé que le plus commode serait de nous reporter par l'imagination à l'Epoque de la Régence turque. Mais il s'agit de rendre un tableau animé d'une situation étonnamment statique. Le moins ennuyeux

sera donc de nous placer, si vous le voulez bien, dans la peau d'un jeune infortuné qui viendrait d'être capturé par des corsaires, par quelque « raïs », ou capitaine de pirates, quelque part dans l'Atlantique. Car un jeune captif, nous allons le voir, n'avait guère le temps de s'ennuyer! Ainsi, marchant de la capture à la servitude, dans une contrée étrangère, éprouverons-nous tous les sentiments qui pouvaient étreindre son âme dans la situation que nous avons à étudier. Pour que nos investigations couvrent un champ plus vaste (et pour garder la modestie et la mesure même dans le rêve), ne nous imaginons pas trop jeune ni joli garçon; convenons que nous puissions avoir entre quinze et trente ans peut-être; l'âge où la destinée ne nous a pas marqués de manière indélébile, où elle hésite encore à nous brusquer.

La scène se passe en 1643. Voici le récit que fait Emmanuel d'Aranda (2) de sa propre capture (3) :

« Après avoir navigué quatre jours de cette sorte, nous nous trouvâmes à la hauteur de la Rochelle en France, où nous rencontrâmes une frégate rochelaise corsaire, laquelle, aussitôt, vint nous reconnaître... Le capitaine rochelais vint sur la poupe de sa frégate, criant à notre Maître : « Soyez sur vos gardes, si bon vous semble, car il y a cinq corsaires turcs à l'embouchure du canal, les voiles au vent. » Mais notre Maître, peu expert au fait de la Marine, se fiait que les navires de guerre du Roi d'Angleterre, qui sortaient quelquefois de ce canal, garderaient cette côte contre les Turcs, et se moqua du danger, sans considérer le peu de forces qu'il avait pour résister à ses ennemis; et il avança toujours son voyage, croyant qu'il était impossible que les Corsaires Turcs vinssent si avant, et où les Corsaires Dunkerquois ou Hollandais croisaient journellement la mer. Ayant ainsi toujours le vent contraire, il y avait sept jours que nous étions partis de Saint-Sébastien, et nous n'étions encore qu'à la côte de Bretagne en France.

Le même jour, sur les deux heures après-midi, nous découvrîmes de loin en mer deux navires que nous crûmes être marchands; et bientôt après, nous n'en vîmes plus qu'un à savoir le plus petit, qui vint, à voiles tendues, droit à nous; et comme il approchait, nous vîmes que c'était une

(2) L'orthographe a été modernisée.

(3) E. d'Aranda : « Relation de la captivité et liberté !... », *op. cit.*

caravelle. Aussitôt, notre Maître fit brouiller les voiles, donnant pour raison de cela que ce n'était pas la coutume des Anglais de fuir sur la mer. Et comme nos voiles étaient brouillées, et que le navire qui nous suivait avait les voiles tendues, il fut presque sous le canon sans mettre aucun pavillon : par où il fut aisé à juger que ce navire était quelque Pirate ou Corsaire. Mais notre Maître ignorant, fit mettre l'esquif à la mer pour demander quelles gens c'étaient, estimant que ce fût quelque Corsaire Français ou Dunkerquois. Les Turcs qui étaient dans la caravelle (comme j'ai su après avoir été pris) voyant qu'on les attendait à voiles brouillées, et qu'on avait mis l'esquif en mer, et finalement tout ce qu'on a accoutumé de faire, quand on se veut battre, interprétaient que cette action procédait du peu d'expérience de notre Maître, et de l'envie qu'il avait de se défendre. Le Capitaine de la Caravelle fit semblablement brouiller ses voiles, ne voulant plus approcher. Cependant, la nuit survint et la caravelle demeura toujours à notre vue, avec une lanterne sur la poupe, pour donner le signal à ses compagnons. Ce que nous jugeâmes bien entre nous autres passagers, mais notre Maître se riait de nous. Tout ce que nous pûmes obtenir de lui avec de douces paroles, fut de préparer notre navire pour nous défendre; avec cette préparation nous passâmes la nuit; et de quatre pièces de canon, dont le navire était garni, il n'y en avait qu'une de service. Toutes ces choses se passaient à voiles brouillées; de sorte que nous n'avancions point chemin, ni la caravelle aussi.

(*à suivre*)

B. DURANT.

INTERPRÉTATIONS

par YVES FERSEN.

Je lui avais donné rendez-vous sur le parvis de l'Eglise Notre-Dame de Lorette; non parce qu'elle protège les aviateurs dont je fus, mais parce que j'aime cet endroit avec sa sobre colonnade et que je voulais lui voir gravir les escaliers en levant légèrement la tête vers moi et aussi parce que je savais qu'il était parfaitement incroyant et que cela me plaisait qu'il me retrouvât devant un lieu saint.

Lui, m'avait donné rendez-vous la veille au soir devant le monument aux morts de la gare Saint-Lazare, endroit que j'abomine entre tous car il est laid, sordide et commun et parce que je hais les halls de gare. (Il faut bien haïr quelque chose, sinon la vie serait atrocement monotone...)

Grâce au ciel, il n'était pas venu et comme il m'avait posé un lapin et que je le savais de la nouvelle vague, c'est moi qui avais pris l'initiative de lui téléphoner pour l'excuser... J'en avais profité pour prendre celle du nouveau lieu de rendez-vous.

Il arriva avec cinq minutes de retard car il n'était pas de la génération où l'on arrive avec cinq minutes d'avance.

Et omme il avait des choses fort désagréables à me dire et qu'il savait ce que je pensais de lui, il arborait un sourire resplendissant. Comme il avait l'intention de me tromper après m'avoir trompé, son visage reflétait la confiance la plus entière. Et comme tout son être était dangereusement diabolique, il entrouvait chastement les lèvres, comme pour que j'y dépose une hostie.

Nous allâmes dans un café voisin et ne sachant par où commencer et la pluie diluvienne ne lui permettant pas de me parler du beau temps, il cassa trois allumettes avant d'en enflammer une, afin de se donner un peu de champ.

Il posa ensuite sa main sur la mienne et je sentis par ce geste tendre qu'il s'apprêtait à me dire un mensonge. Mais

comme il me plaisait de voir jusqu'où pourrait aller sa fourberie, loin de me dégager, je lui serrais les doigts dans un élan d'étreinte passionnée.

Tant de naïveté de ma part sembla le gêner et je crus un instant qu'il allait être sincère. Mais il était bien trop féminin pour pouvoir l'être jusqu'au bout et n'aimant pas faire les choses à moitié, il préféra murmurer : « Je t'aime ».

Je regrettais alors profondément qu'il eut été blackboulé aux précédents éliminatoires du Conservatoire. Dans les rôles de courtisane il n'aurait pas eu son rival.

Il me conta par le menu son emploi du temps de la semaine écoulée, lequel avait été fort chargé.

J'en conclus qu'il avait attendu vainement chaque soir l'ami qui n'était pas venu et que les « soirées si bien remplies » avaient été désespérément vides.

Il me parla de deux dîners suessifs dans des endroits à la mode.

Je traduisis immédiatement qu'il n'avait pas dû manger depuis plusieurs jours et que le whisky qu'il venait de commander se révélait dangereux pour la bonne harmonie de sa démarche.

Il me dit que son patron lui avait donné une gratification exceptionnelle.

Je compris qu'il avait été remercié.

Il me dit enfin à mi-voix, qu'après notre rendez-vous manqué de la veille, il avait rêvé de moi toute la nuit.

Je me dis alors qu'il avait dû être victime d'une insomnie tenace et me promis en moi-même de lui faire tenir quelques somnifères.

Ne voulant pas être en reste avec lui, je lui dis que je devais partir rapidement en voyage pour affaires et que je me préparais à quitter Paris le soir-même.

Dès lors, il sut avec certitude que j'avais envie de passer la nuit près de lui.

Ce que je fis.

*
**

Son baiser était tellement brûlant que je me demandais quelles lèvres il s'imaginait baiser au-delà des miennes; et quand il caressa mes cheveux je sentis combien il eût aimer me piétiner pour refuser d'être son esclave.

J'eus un frisson d'angoisse quand je pressentis qu'il allait prononcer mon nom, mais il savait son rôle et ne fit pas d'erreur.

Mais quand il sussurra des paroles de tendresse, je réalisais, qu'à son corps défendant, il s'était trompé d'auteur...

Quand, tout vibrant, il me jura que j'étais son archet favori, je me posais la question de savoir pourquoi il m'admettait à partager sa couche puisque je le laissais de marbre; et quand il eut exhalé quatre profonds soupirs, je m'aperçus qu'il était sorti de scène et que je pouvais éteindre la rampe.

*
**

Le jour où il m'écrivit qu'il se sentait se détacher de moi, je compris que c'en était fait de ma liberté.

Quand il refusa un rendez-vous chez moi, je sus que je pouvais mettre chaque soir le couvert pour deux.

Et au moment où il m'avoua que je le laissais froid, je me félicitais d'avoir mené sa satisfaction à ce moment extrême.

Il me hurla, un jour, qu'il ne pourrait jamais être sincère et pour la première fois, je commençais à croire en ses dires.

Lorsque je lus sur son journal intime, que personne ne pouvait plus le faire pleurer, je le pris doucement dans mes bras pour qu'il laisse libre cours à ses larmes.

Et quand il confessa qu'il était devenu le dernier des derniers, je pus enfin le présenter à ma famille et en faire mon Ami.

YVES FERSEN.

DOMINIQUE DALLAYRAC

DOSSIER HOMOSEXUALITÉ

« Toute la vie de l'homosexuel n'aura été qu'un long combat pour son droit de vivre et de s'exprimer »

UN TRÈS IMPORTANT OUVRAGE...

Ed. R. Laffont — 415 p. — 25,80 F

LE JOUEUR DE FLUTE

par FRANÇOISE D'EAUBONNE.

C'est la semaine suivante qu'il me parla de Mosche (1).

— Je suis stupéfait, me déclara-t-il, c'est un sort : depuis quelque temps, tout le monde viendra donc me parler de ce maudit boîtier qui dort dans mon coffre-fort depuis la mort de Françoise! Voilà qu'à présent c'est un jeune marin qui m'arrive. Tenez, regardez cette photo; que vous en semble?

Je vis un personnage d'une beauté si éclatante qu'elle me parut de mauvais aloi. Ce visage de jeune tigre, ces boucles, ce muscle du cou : c'était un de ces modèles pour revues spécialisées de Francfort ou de Copenhague, qu'on voit nus sous un blouson noir et le mégot à la bouche, ou encore vêtus d'un slip, de bottes de motard et de gros gants, un œil fermé. La gourmette du poignet renforçait cette impression. Pourtant, il fixait l'objectif sans rire, en sage col marin, le sac sur l'épaule. Vingt-cinq ans?

— Epatant, dis-je avec sincérité, c'est votre dernière conquête?

— Ne soyez pas absurde. Ce garçon m'est tombé dessus l'autre jour avec une recommandation de la galerie David, qu'il m'a ensuite avoué avoir fabriquée de toute pièce. Mais il était déjà trop tard pour le flanquer à la porte. Je vous signale qu'il est d'une éducation et d'une correction parfaites, et s'exprime comme un fils de famille, malgré ce physique pour rêve d'opiomane. Il s'appelle Mosche Giuletto-Kalhbaum. Un vrai carrefour! Prénom : biblique. Nom : italien et allemand!

(1) Voir *Arcadie* n° 178.

— Comme un descendant d'un des gosses qui suivirent le joueur de flûte, répondis-je pour le faire rire, mais sans succès.

— Il est Suisse, dit sèchement mon vieil ami. Ce pays compte autant de boutiquiers que d'aventuriers et de coureurs de mer. Mais le détail intéressant, c'est, voici, qu'il prétend posséder la montre du boîtier de Montreuil.

Je devins attentive.

— Ce n'est pas moi qui en ai parlé, vous le devinez bien. De plus, c'est là qu'on touche à l'effarant, il ne se doute pas que c'est moi qui possède la miniature de pierreries. Il est venu me voir comme « amateur éclairé » parce qu'après un très long voyage aux Indes et en Egypte où il me paraît être allé chercher l'oubli d'on ne sait quoi, le directeur de galerie qui est mon ami et une de ses rares connaissances à Paris a cité mon nom dans la conversation. Le voyageur m'a informé tout de go que ses études ne le destinaient pas à devenir marin au long cours mais qu'il s'était gravement fâché avec son père pour s'être obstiné à s'intéresser plutôt à l'occultisme qu'à un doctorat de Droit ou de Pharmacie, et que ce père, d'une des premières familles de Genève, descendait d'une longue dynastie d'horlogers; et que l'un de ses aïeux se vantait d'avoir fabriqué une montre minuscule pour un amateur d'art dont le nom s'est perdu, victime d'un procès de sorcellerie — ou de sodomie, on ne sait — qui avait commandé à un artisan inconnu un boîtier extraordinaire auquel devait s'adapter ce petit mécanisme. L'arrière-grand-père Kalhbaum avait tenu entre ses mains, à de seules fins professionnelles, ce boîtier qu'on lui avait bientôt repris et qui aurait été ensuite, au cours de sa fuite en Italie, racheté à un médecin de ses amis par le célèbre marquis de Sade qui l'aurait offert à la cousine de son épouse, à l'époque où il cherchait une réconciliation avec la douce Renée-Pélagie de Montreuil, sa femme. (Vous vous souvenez que, seule, elle tint tête à tous les ennemis de ce libertin et chercha à le faire évader de cette Bastille où il attendait d'être jugé pour « sodomie et débauche outrée? ».) Le jeune Mosche me fit la description la plus exacte de ce bijou et me promit de me montrer la montre qui s'y adaptait, revenue dans sa famille après Dieu sait combien de détours, si je consentais à l'aider à retrouver cette pièce unique qu'il a cherchée depuis des années dans tous les musées d'Europe et quelques-uns d'Orient.

— Qu'avez-vous répondu, Cyril?

— Je me suis gardé de lui livrer mon secret! *Aucune force humaine ou autre ne saurait me ravir cet objet qui m'est plus cher que la vie!*

Je devais me souvenir plus tard de cette déclaration faite avec la plus grande énergie, à une table de café, sous l'œil placide des magots. Cyril but une petite gorgée, avec le mouvement de cou d'une cigogne, et termina :

— Je me suis contenté de manifester le plus vif intérêt; en vérité, je n'avais pas à feindre. Ce garçon a montré une érudition qui m'a foudroyé, chez un être aussi jeune, aussi beau, et du genre... hum, que vous avez pu constater.

Voyez-vous, il a attiré mon attention sur deux choses. Premièrement, pourquoi ce boîtier était-il peint *à l'intérieur?* En général, on en voit l'ornement à l'extérieur, et précisément à l'intérieur ces quelques mots, devise ou nom de l'artisan (ici liste de cinq couples d'amants divins et humains), à l'intérieur. Il semble, m'a-t-il dit, qu'il faille y voir un symbolisme voulu...

Je redoublai d'attention.

— Celui de la réversibilité, à savoir que : ce qui est en haut et comme ce qui est en bas, ce qui est dehors vaut ce qui est dedans, le noir a sa lumière et la lumière son noir, etc... Je vous renvoie à nos gnostiques, et au *Manifeste du Surréalisme.* Passons. Cet ésotérisme est partagé par de grands mystiques de l'Eglise Catholique comme par des sectes obscures et maudites, par exemple les illuministes plus ou moins homosexuels des *Fidèles d'amour.* Le deuxième fait que mon visiteur soutient, c'est que cette miniature destinée à se trouver au revers d'une montre, donc *au fond du temps,* symbolise l'Œil de la connaissance. La vue du voyant, de l'alchimiste, en quelque sorte...

Il poussa un long soupir ondulé :

— Cette montre, je la verrai!

— Il faudra bien montrer le boîtier.

— Jamais. J'en connais le diamètre et toutes les proportions autant que mon propre nom. Je verrai du premier coup d'œil si les deux objets s'emboîtent. Je saurai aussi ce que ce garçon a dans le ventre; il me semble fort étrange.

Je dormis encore plus mal, cette nuit-là. Je crois que je rêvai d'un boîtier de montre où était peint un œil énorme qui se transormait en un portrait de femme; je reconnus les cheveux sombres, coiffés en bonnet pointu, le grain de

beauté et le doux sourire de Françoise Kalhbaum; mais au-dessous était gravé, finement tracé par la griffe d'un démon invisible : *Renée-Pélagie de Montreuil de Sade.*

Cyril disparut pendant une dizaine de jours. Je m'inquiétai. Comme il n'avait pas le téléphone, je me rendis deux fois à Neuilly, carillonnai en vain à la porte grillée que bâillonnait le lierre; la deuxième fois, je trouvai chez moi en rentrant une petite carte de mon vieil ami; il m'informait que « l'affaire du Joueur de Flûte » le retenait chez lui et que je n'avais pas à m'en préoccuper, qu'il me ferait bientôt signe pour me raconter des événements extraordinaires. Un peu réconfortée mais encore soucieuse, je rencontrai le lendemain même Christiane B... et son mari. Elle me conta comment, avec Marcel, elle avait vu Cyril en sortant de la Bibliothèque Nationale, et que celui-ci avait bafouillé quelque chose comme un désir de leur présenter un compagnon qu'il cherchait à ses côtés en demandant d'un air démentiel où diable il avait bien pu passer.

— Veux-tu mon avis : son marin suisse — est-ce que ça existe, est-ce que ce n'est pas une bonne blague comme « un amiral suisse? » — eh bien, c'est un rêve, un mythe. Il n'y a pas de beau visiteur, ni rien de tel...

— Pourtant, j'ai bien vu sa photo?

— Tu as vu la photo de n'importe qui! Tu y crois, à un tel langage placé dans cette bouche de jeune gouape? Un blouson noir qui parle comme un docteur en métapsychique! Délire érotique à base de folie mystique, oui...

Certes, pensais-je après cette entrevue, le type d'expériences que mon ami avait tentées toute sa vie n'est pas fait pour assurer, dans la vieillesse, une sérénité et un équilibre parfaits. Pour s'en tenir à sa vie conjugale, n'était-ce pas un défi jeté aux lois humaines, auxquelles je crois, et aux lois divines, auxquelles il croit? Par ailleurs, la grandeur symbolique et multiple de cette légende concernant une miniature mystérieuse commençait à m'exalter. Si j'aime tant les histoires de vampire, je l'ai dit, c'est à cause de leur universalité et de ce qu'elle révèle, sous toutes les latitudes, de possibilité d'autopunition en l'homme, surtout en celui qui se veut « l'horrible travailleur » défini par Rimbaud, cet autre illuminé, le plus grand des homophiles.

Le samedi suivant, j'allais faire un tour au club d' « Arcadie » où Cyril reparaissait parfois, quoique de plus en plus rarement depuis sa claustration volontaire; il n'allait plus nulle part ailleurs, sauf à la Bibliothèque Nationale, à son

église pour entendre la messe et aux « Deux Magots » pour m'y voir ou voir les B... Ce jour-là, il ne vint pas. Je décidai de me rendre le dimanche matin à l'église de Neuilly pour le rencontrer; les déclarations de mon amie doctoresse m'avaient impressionnée, quoique j'en eusse. Mais le soir même, en revenant chez moi, je trouvai une grosse lettre exprès qui me fit changer d'avis, mais pour précipiter l'exécution de mon dessein.

« Mon amie, écrivait Cyril Kalhbaum, je ne sais comment vous interpréterez mon état d'esprit après avoir lu une confession pareille; mais je vous jure sur ce que j'ai de plus sacré, sur le souvenir de ma pauvre Françoise, que rien de ce que je vais vous raconter n'est exagéré ni gauchi; je serai au contraire obligé de vous demander de me croire sur parole, mais je ne puis entrer dans une foule de détails dont le moindre est aussi troublant que ce qui me reste à dire.

« Si je suis resté enfermé ces jours-ci, c'était dans la crainte de manquer la visite de Mosche Giuletto-Kalhbaum qui me l'avait annoncée sans me fournir de date précise; moi qui ne peux souffrir les atermoiements, moi qui ai envie de congédier l'ami le plus intime quand il s'attarde au-delà du moment fixé pour me laisser à mon travail, le concevrez-vous? je ne pouvais plus travailler, je vivais dans la fièvre de l'attente, cent fois me précipitant à ma fenêtre parce que j'entendais une voiture ou croyais que la clochette de ma grille avait retenti! Quand mon énervement dépassait la limite, je reprenais « le Joueur de Flûte » et le contemplais longuement, comme autrefois quand j'essayais de... Ah! qu'importe? C'est bien le moment de se souvenir que je me concentrais naguère sur ce tableautin pour imaginer y pénétrer et m'enfoncer dans le paysage invisible que masquent les premières maisons de cette ville médiévale! Il ne s'agissait, ces jours-ci, que d'un passe-temps pour tromper l'impatience...

« Mosche ne revint pas! Mort de mécontentement et de curiosité je fis ce que je n'ai pas fait depuis des années; je sortis, je m'en allai le chercher à l'hôtel *Pax*, rue Saint-André-des-Arts. Là, on me déclara qu'il n'y avait personne d'inscrit sous ce nom. J'insistai, fournis des détails; il ne m'avait peut-être pas donné son nom véritable. Même réponse. Je me mis à errer à travers Saint-Germain-des-Prés et y rencontrai quelques connaissances; mais personne n'avait vu dans les cafés, les boîtes ou drug-stores du quar-

tier le jeune marin dont je fournis le signalement aussi objectif que possible. Philippe H..., que vous connaissez, me fit même observer qu'une beauté semblable à ce que je décrivais (je n'osais montrer sa photo) aurait fait émeute si elle avait seulement traversé ce quartier. Donc, je rentrai fort abattu. Il m'attendait chez moi.

« — Je suis ici depuis deux heures, me dit-il, et je suis à présent obligé de partir; il faut vous dire que je n'ai passé qu'une nuit à mon hôtel; mais je vous promets de revenir, et très vite cette fois, demain ou après-demain, dans la nuit.

« Comment avait-il pu entrer chez moi? J'étais persuadé d'avoir fermé la porte à clef; l'âge et la préoccupation doivent me troubler la cervelle. Du reste, ce détail me laissait indifférent; je contemplai mon visiteur avec un bonheur qui ressemblait à de la terreur et à de l'accablement. Il portait un pull à col roulé d'un rouge rubis, et des jeans noirs très collants qui moulaient ses jambes musclées mais incroyablement fines, de petites bottes basses aux bouts cassés. Sous le bras il tenait, non plus un sac de marin, mais un petit porte-documents à double poche, une sorte de bissac. Je m'attendais à ce qu'il me demandât si j'avais trouvé la piste du boîtier, mais comme il se dirigeait vers ma porte, je me hâtai de parler de ce qu'il taisait et lui assurai que grâce à mes relations avec Maurice Rheims, le plus célèbre des commissaires-priseurs de l'Hôtel des Ventes, j'espérais remettre bientôt la main sur la merveille qui le préoccupait; il me répondit paisiblement qu'il n'en doutait pas, et tourna la tête vers moi pour un sourire d'adieu si lumineux, si chaud et si doux que ma pièce me parut trembler quelques secondes à travers ce flamboiement, comme un paysage d'été. Il disparut et j'entendis grincer ma grille. Je me précipitai à la fenêtre; ses longues jambes l'avaient éloigné incomparablement vite, car la route était absolument déserte jusqu'à la berge de l'île de la Jatte.

« A peine avait-il disparu que mes cheveux se dressèrent sur ma tête. Je venais de me souvenir qu'avant de partir, pour tromper mon attente, j'avais encore longuement contemplé « le Joueur de Flûte » et l'avais fourré négligemment dans mon tiroir de console au lieu de le replacer dans son écrin de métal blindé. Dieu! Mosche avait eu tout le temps de fouiller et de le découvrir! Mon cœur s'arrêta de battre; je savais, de façon aussi évidente que ma foi

en Dieu, je savais que si l'Objet avait disparu il ne me resterait plus qu'à mourir. Déjà mes mains tiraient les deux anneaux de bronze... Bonheur : *il* était là, parmi les bouts de crayon brisés, les timbres postes, les gommes et les élastiques. Je le saisis fébrilement. Une inquiétude de moins atroce, mais plus lancinante, succéda à ce soulagement. Il se pouvait que mon visiteur ait vu l'Objet, sans s'en emparer, et sût désormais que j'en étais possesseur. Or, pour rien au monde, je le répète, je ne me serais séparé du boîtier de Montreuil. Si j'avais affaire à un garçon véritablement honnête, malgré ses allures singulières, il serait en droit de me reprocher violemment mon hypocrisie et d'essayer de m'arracher par la force ce que l'honneur lui interdisait de me ravir en mon absence. Que pourrais-je faire, moi, seul et âgé, dans cette maison solitaire, contre un garçon en pleine force de l'âge? L'idée d'être brutalisé ne m'effrayait pas et même éveillait en moi quelque nostalgie; mais je n'étais pas fou au point de désirer mon assassinat. Par ailleurs, rien ne me prouvait que Mosche avait vu le médaillon, donc fût l'honnête homme supposé; s'il revenait pour forcer mon coffre-fort, que ferais-je?

« J'attendis cette nuit-là sans dormir, et ne m'assoupis qu'au chant du coq. En m'éveillant, un détail oublié me revint, comme si souvent au réveil; je venais de retrouver en dormant un souvenir précis, celui de mes deux clefs tournant dans les verrous de ma porte; j'avais bien tout fermé, selon mon habitude, et Mosche était entré quand même. Tandis que je cherchais à m'expliquer ce nouveau mystère, une musique étouffée s'éleva sous ma fenêtre; un air de flûte. Je me levai le plus vite que je le pus, et me précipitai sans souci du spectacle ridicule que je devais offrir, en chemise et pieds nus, maigre comme Don Quichotte faisant pénitence sur les rochers. Il n'y avait personne derrière ma grille, sur la route. Peut-être le lierre masquait-il la vue? Je me déplaçai à mon autre fenêtre et j'y vis la même route vide. Mais j'aperçus aussi dans la boîte à lettres une enveloppe blanche qui me surprit beaucoup, car le facteur ne devait pas passer avant une heure. Un instant plus tard, j'allai la cueillir et lus ceci que je vous recopie :

« Cyril Kreutz, dois-je vous appeler ainsi, et non plutôt Rosen Kreutz, fondateur de cette secte à laquelle, dit-on, appartint le Divin Marquis? Vous avez eu tort de jouer avec des forces qui vous dépassent. Vous avez agi avec

témérité en me recevant sous votre toit, car je suis d'une race qui ne peut y pénétrer si l'on ne l'invite pas une première fois; mais dès que la porte nous a été ouverte, nous ne quittons plus les lieux. Par un seul baiser prolongé et tenace nous avons le privilège de retirer d'un organisme humain toute la sève qui l'anime et toute la structure qui la sous-tend, nerfs, muscles, os et veines, tout ce qui est à l'homme ce que la charpente est à la cathédrale. Un baiser, un air de flûte... C'est en jouant de sa flûte que le premier des nôtres a bu l'âme des beaux enfants de la petite ville allemande qui en oublièrent leurs parents et leurs noms et se retrouvèrent de l'autre côté de la frontière. Savez-vous que je puis vous faire franchir une autre limite, celle que vous avez cru naguère dépasser, sans le pouvoir, à cause de la femme de chair qui veillait et vous alourdissait en croyant vous accompagner *là-bas?*

« Si la musique de ma flûte vous a plu, je reviendrai vous en jouer un autre air cette nuit, sans faute, une heure avant le chant du coq. Et vous me rendrez mon bien, cet Œil qui ne vous appartient pas puisque il n'a pu servir à vous donner la vue. Préparez-vous à vous éveiller; car j'ai l'intention, grâce à ma musique, de vous introduire en un très long sommeil. »

« Je me préparerai à ce qu'il désire, mon amie; ne m'accablez pas de reproches et ne vous arrachez pas les cheveux; je sais à présent ce que je dois faire, et pourquoi. Non, je ne lui rendrai pas sans lutte ce qu'il considère avec outrecuidance son bien; mais je le recevrai. A minuit, je rangerai mon capharnaüm, pour la première fois depuis la mort de ma femme; j'allumerai le chandelier à trois branches et je me tiendrai debout sans dormir, l'âme prête, comme il est recommandé dans la parabole des sept vierges et de l'Epoux. Je sais que ce que je vais connaître cette nuit, c'est ce que j'ai attendu toute ma vie, et parfois pressenti; il n'y a pas de péril dont la menace me fasse reculer, à ce prix. J'attendrai le joueur de flûte... S'il veut me ravir l'objet, je m'attacherai si fort à lui qu'il sera bien forcé de m'emmener aussi, et nous y pénétrerons ensemble. A vous. »

Je ne fis qu'un bon jusqu'à la station de taxis la plus proche et me fis porter à Neuilly en pleine nuit, bien que l'heure de la levée que portait l'enveloppe eût dû me rassurer : dix heures du matin; la nuit dangereuse s'était donc passée sans dommage. Cependant, je n'en croyais pas un

mot. Et la suite des événements confirma tristement mon intuition; on ne sut jamais comment cette lettre m'était parvenue, à moins que ce fût l'Autre qui l'ait mise à la poste, remplissant ainsi la dernière volonté de sa victime.

Le docteur qui examina le cadavre dit qu'il n'avait jamais vu ce spectacle : un homme vidé de son sang, sans blessure apparente. L'appartement portait les traces d'une lutte étonnante quand on réfléchissait à la disproportion des forces en présence. On ne put jamais non plus mettre la main sur l'assassin ni s'expliquer le moyen du crime. On ne retrouva pas davantage sa photo, ni aucune trace de la lettre que mon pauvre vieil ami m'avait recopiée. Mais, à ma grande stupeur, on retrouva le boîtier de Montreuil bien à sa place, dans le coffre-fort, rayonnant de toutes ses gemmes aussi imperceptibles que des paillettes.

Seulement, en l'examinant à la loupe, j'ai constaté un détail que je n'avais pas encore discerné malgré ma longue contemplation précédente : à côté du joueur de flûte, juste sous le petit nuage, une silhouette si minuscule qu'elle semble un moucheron écrasé entre deux pierres précieuses a apparu; le dos tourné, on dirait que quelqu'un marche vers l'Invisible que masque le paysage.

FRANÇOISE D'EAUBONNE.

RELIURES

Une reliure par année

— 15 F (port compris) —

— en vente immédiate —

1968-1969

LE CAS SAN-ANTONIO

par ROGER FOUCHER.

De bon cœur ou de mauvais gré, qu'on l'admire ou le déteste, force nous est bien de constater l'énorme succès de vente en librairie des œuvres du Commissaire San-Antonio.

C'est incontestablement un phénomène social inhérent à notre époque au même titre que la voiture, la télévision, le tiercé ou la résidene secondaire. Que nous boudions cette pâture ou en fassions notre ordinaire, il nous est impossible de l'ignorer.

De ce seul point de vue, le sujet mérite une étude que nous ne ferons ici qu'amorcer, laissant aux spécialistes des questions littéraires et aux psychanalystes le soin d'approfondir, d'en préciser les contours ébauchés.

A ceux qui seraient tentés de nous reprocher de traiter là d'un sujet mineur, d'un aspect secondaire des lettres, répondons par avance qu'un sujet n'est pas mineur quand il intéresse des dizaines de milliers de lecteurs dont... tous les homophiles.

Nul sujet n'est mineur quand il soulève autant de polémiques enthousiastes ou réprobatrices mais ne laisse personne indifférent. Sans doute l'auteur répond-t-il au besoin de chacun d'exprimer, fût-ce par plume interposée, des sentiments refoulés ou réfrénés au nom des convenances; il fait éclore des larves. Cela plaît ou irrite mais c'est un fait acquis : cette prose se vend. Que dis-je! Elle s'arrache!

N'étant ni visionnaire ni prophète, j'ignore comment elle supportera l'épreuve du temps; il est pour le moins prématuré de se livrer au jeu des pronostics. Qui donc, au Moyen Age, aurait prévu que F. Villon serait un jour mis en musique par Georges Brassens?

Par contre, des personnages illustres en leur temps ont disparu de nos nomenclatures et sont tombés dans l'oubli... Jusqu'au moment où un rat de bibliothèque futé et opportuniste les tirera de la poussière pour les remettre au goût du jour.

Défions-nous donc de tout jugement hâtif et contentons-nous d'un aperçu au présent d'un écrivain bien actuel.

San-Antonio nous apparaît, sous le couvert de la farce ou de la blague démesurée comme nanti d'une solide culture générale, parfois même comme un érudit.

Dans un univers exhibitionniste d'Uniprix, l'auteur met en évidence, selon la saison ou la demande de la pratique, des articles parfois sérieux, parfois de pacotille. Fouillez et triez!

A notre société de consommation, il offre un brouet standard pimenté d'exotisme.

Histoire, géographie, littérature lui sont des matières familières. S'il fait souvent état, volontairement, de connaissances superficielles ou fantaisistes dans ces domaines, le savoir reste perceptible entre les lignes.

Les textes sont émaillés d'épanchements d'une philosophie primaire assez grinçante mais qui touche en fonction même de sa naïveté, de sa simplicité.

Les chapitres consacrés à la médecine relèvent aussi de données sommaires mais sont cependant traités avec un certain souci de vraisemblance, sans anomalies flagrantes.

Le langage est « bien troussé ». C'est, pensons-nous, le terme adéquat pour qualifier le style d'un auteur avouant lui-même « vouloir faire des enfants à la langue française ».

D'ailleurs, pourquoi s'en offusquer? Une langue vivante n'est pas immuable.

L'intrigue policière, généralement menée avec brio, reste dans les bornes de la logique; le suspense est ménagé au fil d'un développement cohérent qui va crescendo.

La partie scientifique de ces romans est de loin la plus faible. Plus qu'indigente, elle est par moments aberrante, trahissant l'ignorance totale de données élémentaires, fourmillant d'erreurs grossières dont l'entassement ne réussit même pas à produire un effet comique. Loin de s'avouer vaincu, San-Antonio s'enfonce dans ses outrances, se roule dans sa fange comme à plaisir, exagère ses non-sens. (Voir « De A jusqu'à Z ».)

Ce pillage de l'ineptie n'est pas sans ternir un ensemble qui, par ailleurs, se lit facilement et sans lassitude. Les situations auxquelles se trouve mêlé le célèbre commissaire imbriquent adroitement le tragique et le burlesque. Des comparaisons inattendues, des jeux de mots inédits contribuent à rendre alerte un style renouvelé.

L'auteur fait feu de tout bois, appelle à la rescousse l'arsenal des connaissances humaines et... les slogans publicitaires; il n'hésite pas à mettre le passé au service du présent, fourrant dans un même sac le chevalier blanc de la lessive Ajax et le Chevalier Bayard. Tournure d'esprit « bien de notre époque » qui mêle sans vergogne le respect des valeurs traditionnelles à l'appât du profit.

Sous ces aspects, un peu sordides avouons-le, San-Antonio ressemble au commerçant peu scrupuleux bradant la camelote avec l'extra pour réaliser des gains immédiats.

« Le bourgeois est scatophage », a écrit J.-P. Sartre. Ayant compris la valeur de cette sentence, San-Antonio nous « en » vend. Même il en remet et pas toujours du meilleur tonneau, parce que nous en redemandons. Sadique littéraire ou profiteur des bas instincts, selon l'opinion de chacun, il déballe la marchandise que *nous* souhaitons lui voir déballer. Est-il blâmable d'extérioriser ce masochisme collectif plus ou moins conscient?

Il y aurait une bonne part de vérité dans cet exposé mais certainement pas *toute* la vérité. Ce n'est là qu'un aspect, un à-côté de la question. Le plus spectaculaire peut-être mais pas le principal.

Il serait à notre sens plus intéressant, plus enrichissant d'étudier plus avant la personnalité de l'auteur. De cet auteur qui dédie son livre *La vérité en salade :* « A Jean Cocteau qui sait lire à travers les manques. »

En fait, le masque de notre commissaire n'est qu'un loup de soie bien fragile et transparent.

Comme ses illustres prédécesseurs, Maigret, Hercule Poirot, voire James Bond, assaisonnés d'une pointe de surréalisme à la Fantômas, San-Antonio est infaillible, inamovible, invulnérable. Qualités éminemment essentielles pour un poursonnage d'une série commerciale de romans à tiroirs. Le commissaire ne mourra — ou plus exactement ne disparaîtra — que lorsque son père spirituel n'aura plus rien à en dire, sera à court d'idées. Ce n'est pas pour demain car l'auteur est prolifique et sait tirer sur la corde

jusqu'à usure complète. Il n'est pas prêt à sacrifier la poule aux œufs d'or.

San-Antonio a trouvé un filon et l'exploite à fond en homme avisé, conscient de ses intérêts matériels et qui se moque ouvertement de son lecteur, assuré par là-même de la fidélité de ce dernier.

Qu'un auteur instruit, réaliste, observateur attentif des travers de ses contemporains, connaissant toutes les ficelles du métier d'écrivain, ne résiste pas à la griserie du succès et se laisse glisser vers la facilité, quoi de plus normal, de plus humain en quelque sorte ?

C'est pourtant ici que commence à se poser le « cas » San-Antonio, plus complexe qu'il n'y paraît au premier abord.

San-Antonio a conscience — et même mauvaise conscience — des basses concessions faites à son public. Il retourne alors ses armes contre lui, s'accuse de jeux de mots indignes de l'almanach Vermot, de sa propre « couennerie »... tout en continuant à traiter le lecteur de « cloche », d'attardé, etc..., etc... Nous ne reprendrons pas ici les expressions le plus cinglantes, les plus virulentes d'un vocabulaire débridé. Le texte vire à l'auto-flagellation et à la flagellation générale et obsédante.

N'y a-t-il pas davantage qu'une ruse commerciale dans cette pénitence lucide imposée? La misanthropie apparaît en filigrane. Mais est-on misanthrope sans avoir beaucoup aimé le genre humain? Non, aussi paradoxale que cette réponse puisse paraître.

Poursuivons notre sondage : Le commissaire San-Antonio nous est décrit comme un beau garçon. Nous pourrions ajouter du genre bellâtre imbu de sa personne. Naturellement, il plaît aux femmes, toutes également très belles qui ont le malheur ou le bonheur de se trouver sur le chemin de ses enquêtes... car il ne se donne même pas la peine d'aller les chercher! Il consomme avec avidité sans faire le détail : domestiques, femmes du monde, aventurières ou dactylos succombent sous ses charmes.

Etreintes sans lendemain. Le mufle arrogant n'affiche que mépris pour la laideur prenant la forme charnelle d'une concierge ivrognesse, d'une ouvrière usée par le travail manuel, d'une épouse fanée. Bientôt la femme demeure comme la bête à plaisir, répudiée aussitôt le désir physique satisfait. Que ces ébats d'un instant soient affublés

de vocables amusants n'y change rien : le héros appartient au type du parfait misogyne.

Nous voici amenés à évoquer la partie — considérable — homophile de l'œuvre. Evidemment, un auteur exploitant à gogo tous les aspects de la vie quotidienne ne pouvait négliger celui-ci.

Il ne s'en prive guère, en use et en abuse à tel point que l'homophilie tient dans ces ouvrages une place qu'elle est loin d'occuper dans la société. Elle y est flagrante, affichée, ostensible, présente dans chaque volume. Il est néanmoins curieux d'en noter la progression presque mathématique.

Ce sont d'abord des allusions plus que transparentes, des poncifs dignes d'un chansonnier Montmartrois en mal de cabaret : « Ils sont de la jaquette qui flotte. » On passe ensuite aux citations, aux exemples se référant à des valeurs déclarées, donc sans danger comme les boîtes de couleurs à l'usage des enfants : « ... Le tournedos à la Charpini... Henri III qui, « pour lire se faisait tourner les pages ».

Bientôt les références ne suffisent plus à exprimer la pensée de l'auteur. Il faut des tableaux vivants; ce sont les principaux personnages eux-mêmes qui sont amenés par les circonstances à entrer dans la peau des invertis, à se déguiser en gigolos travestis (voir Béru et ces dames). Cela reste encore dans le domaine de la pochade et dans l'inconsistance de la gaudriole ou de la pantalonnade.

Le lecteur ne saurait émettre de doutes sur l'orthodoxie sexuelle du Don Juan San-Antonio. Enocre moins sur celle de ses acolytes, le gros dégoûtant Bérurier et l'inspecteur Pinaud, véritable cadavre ambulant.

Pourtant les épouses de ces épouvantails nous sont elles aussi présentées comme des remèdes contre l'amour. Mais ne nous laissons pas entraîner par l'imagination; il n'y a peut-être qu'une coïncidence sans rapport de cause à effet.

Cependant la position timide ou gouialleuse de l'auteur au départ se précise au cours de ses écrits. A la vulgaire moquerie gauloise succèdent les chatouillements agaçants, aux flèches empoisonnées au curare le fleuret électrique. On continue à faire mouche mais sans victimes. Une certaine condescendance commence à poindre. Il arrive même que le commissaire se laisse aller (ou feigne de se laisser aller) aux aveux, ce qui est bien le comble pour un policier!

« Il n'est pas contre... Chacun est libre de son corps... » (Y'a de l'action).

On sent néanmoins une réticence (à dessein je n'écris pas répugnance) dans cette tolérance. Bien sûr, nous nous écartons des conventionnelles poupées fardées, des éphèbes efféminés vendant leurs corps ou des mascarades d'un moment, mais les nouveaux héros ne sont guère plus reluisants : vieux débris ou androgynes, personnages louches plus ou moins trafiquants de quelques chose, intoxiqués anxieux impliqués dans des affaires véreuses...

Le lecteur a nettement l'impression que San-Antonio hésite encore à sauter le pas, à s'affranchir des vieux clichés ronéotypés pour intégrer ce monde marginal à la communauté. Bref à donner libre cours à sa compréhension des individus, étant entendu que comprendre ne signifie pas forcément approuver, encore moins partager. Nous ne lui en demandons pas tant!

Dans un état d'esprit opposé, on peut aussi penser que cette expectative libérale est une attitude destinée à se conserver la clientèle du lecteur homophile. Cette explication serait insuffisante à justifier l'abondance de situations homosexuelles voulues par l'auteur.

Certaines tournures de phrases, des détails par trop « appuyés » portent plutôt à croire au refoulement.

Car le commissaire lui-même qui tombe aisément toutes les filles ne se marie jamais. Il ne manque aucune occasion — et au besoin les crée — d'affirmer et de répéter son dédain pour l'état matrimonial.

S'il tourne en ridicule le monde entier, un seul personnage apparemment effacé, hors de l'anecdote mais omniprésent échappe à toute critique, est paré de toutes les vertus, déifié : celui de Félicie, la mère de San-Antonio. Celui-ci, à maintes reprises, laisse filtrer le doute qui l'assaille, à savoir que cet amour filial exclusif ne soit interprété comme une tendance à l'homosexualité.

Aller plus loin dans notre analyse deviendrait embarrassant et cruel. San-Antonio est une créature en gros plan qu'il vaut mieux ne pas observer au microscope: ce qu'il gagnerait en vérité humaine, il le perdrait en virilité et serait démystifié. Ne piétinons pas le rêve.

Il nous suffit d'attendre en souhaitant qu'un jour notre auteur se juge assez riche et suffisamment assis dans la carrière littéraire pour nous livrer une confession. Oui, nous le souhaitons car un journal intime n'a jamais dégradé qui que ce soit, bien au contraire. Si San-Antonio, seul

juge en la matière, ne le croit pas nécessaire, qu'il continue du moins à nous amuser avec ses guignols.

« Que restera-t-il de notre monde? », demande-t-il quelque part.

Et il nous répond que la terre anéantie, désintégrée, redevenue une masse gazeuse, retentira encore un immense éclat de rire qui résonnera longtemps après que la race humaine ait disparu.

Alors, bravo San-Antonio et merci de nous avoir donné cet espoir. Et aussi pardon d'avoir mis sur le gril le spécialiste des passages à tabac!

ROGER FOUCHER.

PIERRE BLANCHE

LES PAGODES

« d'une vérité saisissante... »

Ed. Flammarion. — 234 p. — 16 F

WILHELM REICH

LA RÉVOLUTION SEXUELLE

« L'Homosexualité n'est pas un crime social »

Ed. Plon — 28 F

LUCIE FAURE

L'AUTRE PERSONNE

Ed. Julliard — 384 p. — 20,70 F

LE LOUP BLANC DE DJERBA

par JEAN FLORENTIN.

Fin mai dernier, un avion nous déposait à Tunis, Guy B... et moi. Nous en repartîmes à la tombée de la nuit, à bord d'un autre appareil en partance pour Djerba. Ce second avion emportait beaucoup de nouveaux passagers, à peu près tous européens. Le petit Guy (petit ne veut pas dire mineur, ni inexpérimenté!) eut pour voisin un nordique dont, l'obscurité aidant, il n'eût pas gardé le souvenir s'il n'avait, à plusieurs reprises, senti la pression d'un genou... Au reste, le terminus nous sépara bientôt des autres voyageurs.

Après une semaine au chef-lieu de l'île, nous nous transportions dans l'un des nouveaux hôtels établis hors ville. Là, dès le premier soir, Guy revit son voisin du voyage, qui s'était mis au frais, en short et lacoste, dégageant de belles jambes, de beaux avant-bras, une belle encolure, le tout déjà bronzé non moins que la tête. Celle-ci, d'une admirable régularité, affirmait le pur type Viking aux yeux gris-bleus, aux cheveux si clairs qu'on les eût pris pour blancs dans la pénombre. J'ai dit que le petit Guy ne manquait point d'expérience : cette seconde rencontre fut décisive. Il me parla avec emballement de sa nouvelle connaissance et n'eut de cesse que nous n'ayons été présentés l'un à l'autre. Nous sympathisâmes assez vite. J'appris que cet Allemand d'une quarantaine d'années était seul et nous l'invitâmes à partager nos repas.

A vrai dire, Gotthold F... se révéla moins intéressant que ne le présageait un physique remarquable. Nature franche, ouverte et simple, il me fit penser à ces marins de la Mer du Nord ou de la Baltique dont j'avais pu admirer la belle allure au temps de la Kriegsmarine. En quoi je devinais

juste, car, né au Schleswig, il était familier de tout le pays qui borde les anciens ports de la Hanse; toutefois, il n'avait jamais servi dans la marine, qu'elle fût de guerre ou de commerce. Cet homme de trente-sept ans, qui avait dû ressembler si fort à l'ami de Tonio Kröger, m'apprit qu'il s'était marié près de Francfort-sur-le-Main, ce qui lui avait valu deux enfants. Après des études universitaires à Marburg, il avait succédé à son père dans une entreprise commerciale importante, dont il avait encore accru l'étendue. Bref, c'était un garçon positif, avisé, mais qui avoua bientôt peu d'intérêt pour les arts et, disons-le, d'assez mince conversation. J'ajouterai qu'il ignorait le français (chose curieuse chez un homme d'affaires de cette classe) et que, s'il parlait de plusieurs voyages, il confessait n'avoir jamais vu Paris, ni Rome, n'ayant point poussé en Italie plus loin que Florence.

Sa personnalité intime demeurait mystérieuse. En dépit de sa gentillesse, je pressentais en lui quelque chose de triste. Il ne nous avait point surpris en nous disant qu'il voyageait sans sa femme, car ses goûts homosexuels étaient ce qu'il avait de moins secret pour nous. Mais certains traits démentaient le bel équilibre animal que nous lui avions trouvé d'abord : il nous confia qu'il ne supportait plus la tension des grandes villes (1) et sa démarche, son allure avaient je ne sais quoi d'un peu flottant, comme d'ailleurs le regard pensif qu'il posait sur la mer et qui, pour un rien, eût décelé une étrange mélancolie. Nous crûmes y voir un peu plus clair quand, un soir, il lui arriva de mentionner : Nachdem ich schieden habe... nous apprenant qu'il avait divorcé.

A la veille de mon départ, je lui proposai une promenade sur des vélos que louait l'hôtel. Il accepta et nous voilà partis sur les chemins de Djerba par une matinée radieuse entre toutes. Je ne pus m'empêcher de lui rappeler les vers de Gœthe célébrant la splendeur de la lumière :

Wie herrlich leuchtet
Mir die Natur!
Wie glänzt die Sonne!
Wie lacht die Flur!

(1) Car, Seigneur, les grandes villes sont des créatures perdues et décomposées (Rilke).

Mais même cette citation classique n'éveilla guère d'écho chez lui. En revanche il connaissait très bien la contrée environnante (ai-je dit qu'il n'en était pas à son premier séjour?). Il en savait les raccourcis et bientôt nous parvenions à la grand'route, bientôt aussi nous dépassions quelques groupes d'enfants. Gotthold, le premier, leur disait Besslâma et, sur le Bonjou qui lui répliquait aussitôt (car notre langue se maintient encore en Tunisie), il lui arrivait de lancer en l'air quelque pièce de cuivre. Il me dit que toute la région lui était familière et, à voir sa manière d'y circuler, je compris qu'il ne fallait point m'étonner si son passage soulevait de joie tous ces bambins, écoliers et fillettes qui s'élançaient à notre suite. Même les travailleurs qui nous doublaient en camionnette, même les femmes voilées qui cheminaient à pieds nus sur le bas-côté, tout le monde le saluait à l'envi d'un Bonjou cordial ou d'un Ca va? non moins affectueux, sans se soucier s'il parlait français. Lui s'épanouissait dans cette atmosphère de popularité. Boulant au soleil le torse nu, il m'expliquait : « Voyez-vous, ils n'ont encore jamais vu d'homme blond... » Comme si la couleur du poil pouvait justifier une telle explosion de sympathie!

En approchant du village de Midoune, il m'avertit qu'il bifurquait à droite et me précéda vers une assez grande maison indigène. Il n'avait pas mis pied à terre que se précipitait vers lui toute une marmaille en guenilles, suivie cette fois de plusieurs adultes. Dans un concert de joyeux boujou, ce petit monde le pressait, le houspillait, le bouspillait, se bousculait pour lui tendre la main. Une maman lui présenta son dernier marmot et je vis le Siegfried lui demander une risette; une autre, plus jeune, accourait, portant un nouveau-né sur le dos, à la façon des négresses; il n'est pas jusqu'à une aïeule qui ne sortît du dar, apportant sur un petit plateau deux brûlantes tasses d'infusion de menthe. Puis arrivèrent des hommes hirsutes qui avaient abandonné un champ voisin pour saluer le visiteur. Je ne sais plus qui s'avisa de lui offrir un paquet bourré d'amendes : Gotthold se demandait comment le fixer à son vélo, mais on l'eut vite lié par des ficelles au porte-bagages. J'eus alors l'idée de photograpphier le héros de la fête, car il avait un appareil. Il y consentit et je pus constater que même les femmes âgées ne répugnaient pas trop à se laisser prendre auprès de lui. Fallait-il qu'il leur fût connu, cher et bienfaisant! Après deux prises du groupe, ce loup

blond, passé protecteur, fit comprendre à la bergerie en fête qu'il était temps de se séparer. Elle se rembrunit, devint presque silencieuse; il y eut de nouvelles poignées de mains avec des bonsoir et surtout des au revoir. Et c'est avec un essaim d'enfants à nos trousses qu'ayant renfourché nos vélos nous regagnâmes la route, en répondant encore de la main aux suprêmes gestes d'adieu dont nous gratifiait le douar.

Notre promenade se poursuivit quelque temps encore. Le loup nordique semblait charmé de sa réception villageoise. Il ne disait pas grand-chose, mais, comme nous revenions à notre hôtel, il lâcha enfin quelques confidences : « C'est la cinquième fois que je viens à Djerba, me dit-il, et j'y reviendrai encore. Je sens que je rajeunis, que je respire mieux ici... Ah! j'ai été bien malade il y a quatre ans. — Malade des nerfs? demandai-je. — Oh! pas seulement, de tout l'organisme. (Et je me rappelai avoir remarqué qu'il portait une prothèse dentaire.) Après mon divorce, j'ai cru que je ne pourrais pas vivre sans enfants, dans la solitude. J'ai eu recours à des « tablettes » qui m'ont mis sur le flanc, me laissant l'estomac tout détraqué et me rendant sauvage, incapable durant un an de fréquenter personne. J'avais beau multiplier les cures, allant à Flims, à Sils-Maria, à Montecatini, toujours insatisfait et voulant changer d'endroit. Ici enfin j'ai trouvé à m'intéresser à la population et elle m'a en quelque sorte adopté comme je le faisais moi-même. Je ne me sens plus si délaissé et j'arrive à m'accommoder, sinon des grandes villes, du moins de la ville où j'ai mes affaires... Après tout, il faut bien vivre avec ses semblables. »

J'ai pensé que cet homme avait sans doute trouvé le salut. Privé de foyer, frustré de ses enfants, il était en voie de se créer une paternité plus vaste qui le sauverait du pire.

JEAN FLORENTIN.

ROGER PEYREFITTE

LES AMÉRICAINS

Ed. Flammarion — 28 F

LIVRES ANCIENS
LIVRES NOUVEAUX

LE DEVOIR DE VIOLENCE

de YAMBO OUOLOGUEM (1).

Notre littérature s'enrichit sans cesse d'apports nouveaux. Au cours de ces dernières années une série de livres écrits par des africains de langue française ont vu le jour, tels ceux de Camara Laye pour se borner à un seul exemple.

Cette fois c'est l'œuvre d'un Malien qui est au premier plan de l'actualité.

Composé à la diable, ce roman est une sorte de chronique des temps historiques consacrée à un peuple inconnu des géographes, le Nakem Ziuko.

Saïf, sultan, roi ou potentat local et Henry l'évêque en sont les figures dominantes. Ce qui est original dans **Devoir de violence** et qui est une optique nouvelle, je crois, c'est que les Noirs manœuvrent les Blancs, se servent avec habileté de tous les rouages de leur « civilisation » sans perdre en instant de vue les desseins qui leur sont propres et les objectifs parfois très éloignés dans l'avenir qu'ils poursuivent avec une ténacité sans égale.

Peu à peu le récit, toujours fort dispersé, se centre sur une famille, les Kassoumi, à peine sortis du servage et plus particulièrement sur le fils destiné aux études supérieures, à l'Europe par les soins du despote éclairé, Saïf.

Ce fils — Raymond-Spartacus — Kassoumi porte un prénom trop trop révélateur pour ne pas s'insurger contre les ancêtres et leur férocité.

Mais nous ne présentons que les prémisses de cette lutte qui fera sans doute l'objet d'un autre livre.

Dans celui-ci, on voit Kassoumi s'élever péniblement au rang d'architecte diplômé — de bâtisseur.

L'auteur, pourvu lui-même de pas mal de peau-d'âne, connaît bien les difficultés qui assaillent tout Africain transplanté, le retard imposé par l'âge, les différences de discipline, de méthodes, de vie.

Beaucoup sombrent, mais il n'en est pas ainsi de Spartacus qui connaît certes de sombres jours.

(1) Seuil.

Il a refusé le rapatriement, se voit privé de subsides, vivote péniblement d'obscures besognes (travail de nuit aux Halles — rédaction d'adresses, etc...).

Il s'englue dans une brasserie dont il devient le « Client sérieux » courtelinesque et finit par envisager « de gagner sa vie de façon immorale ».

Son dialbe-gardien veille et met sur son chemin un « rentier » de la rue Danton, Lambert, dont le portrait est tracé d'un crayon fort alerte.

Dans cette rencontre qui pourrait être sordide, il n'y a rien de convenu et les mots mêmes dont use l'auteur ne laissent pas d'être touchants.

Très vite il ne cache pas qu'il demande et obtient de Lambert, contre deux nuits par semaine, l'argent nécessaire pour poursuivre ses études.

Cette conjonction de deux solitudes dure dix-huit mois, ce qui n'est après tout pas si mal, n'est-ce pas, chers Arcadiens, aux amours si souvent éphémères ?

Et ce n'est pas l'Africain qui rompt, mais le Blanc cédant aux pressions maternelles qui l'inclinent au mariage.

Même si tout n'est pas dit de cette union, Ouologuem a su la montrer sans complaisance, ni parti pris.

A l'effroi du premier instant succède ce premier soir, une sorte d'hypnose. « Ils marchaient; leurs voix étaient basses, infuses d'une tonalité où fluaient la douceur de leur désespoir, leur solitude aussi, revêtue de toute la richesse d'une note unique et qui suggérait avec une beauté sans faille, la volupté dans l'agonie à deux. Ils étaient sous le charme hypnotique d'une félicité qui se préfère, se savoure, pour se découvrir singulière. »

Il semble que Lambert ait engagé beaucoup moins de lui-même, alors que Raymond-Spartacus a besoin de ce Blanc, de sa chaleur, de se perdre en lui.

Et lors de la rupture « il trembla tout à coup, de tout son corps. Son visage se crispa brusquement... Ses oreilles devinrent violettes et hurlant : « Vous aussi vous êtes dans la mauvaise foi », il s'enfuit.

Ce sont là dans leur ingénuité lyrique des accents inhabituels et ces quelques pages si humaines nous permettront d'oublier bien des invraisemblances, telles les retrouvailles du héros et de sa sœur pensionnaire dans un bordel où les confusions de la guerre de 40 que l'auteur n'a pu connaître, etc...

Au cours du roman, on apprend — procédé toujours utile — comment on dresse des aspics à tuer un ennemi déterminé et quelques autres gentillesses.

Mais laissons cela et terminons sur cet éipthalame assez triomphal : « Ils n'étaient plus homme et homme, amant et partenaire, mais une créature à part issue de quelque érange puissance de vie et ils formaient l'apogée de l'ordre naturel de l'amour. »

Qui dit mieux ?

SINCLAIR.

LE VALET

Parce que les non-homophiles rient beaucoup en voyant l'**Escalier** j'aurais dû rire moi-même beaucoup moins. Or je n'en fus pas plus gêné que les jeunes mariés riant à Feydeau ou les dévôts à Tartuffe. D'ailleurs, c'était le millésime qu'on pouvait appliquer sur les deux partenaires de la pièce qui faisait rire et non le sujet lui-même ou la substance profonde dont elle était faite, de même c'est de l'époque des vaudevilles qu'on rit surtout. Il y a un comique d'époque d'homophilie comme pour les automobiles 1900. Aujourd'hui si peu de modèles anciens circulent encore qu'on se presse pour les voir sans que la Régie Renault en soit offensée. Dans ces conditions, pourquoi ne pas condamner Proust parce qu'il a peint Charlus et Van Dongen parce qu'il a dessiné les dernières de Dion Bouton ?

Avec **Le Valet,** de Robin Maugham (1), neveu de Somerset Maugham, la pièce ne risque pas de passer du côté des rieurs car le sujet et la façon dont il est traité ne prête guère à rire. En vérité le sublime est assez rare même dans nos rangs, la vérité de tous les jours est comique et quelquefois — c'est le cas ici — tragique. Il faut dire tout de suite que ce tragique est admirablement amené et que la pièce est construite magistralement et qu'après tout c'est ce qui nous importe.

Barrett est un M. Couture que Mauriac a eu tort de ne pas imaginer. Il a quarante ans. Il se place chez Tony Williams, un jeune et bel esthète qui, après un séjour dans ce qu'on appelait l'Empire britannique, rentre à Londres pour y mener une vie libre. Son meilleur ami, Richard, l'encourage à se faire une existence douillette et sans soucis, se chargeant de l'organiser lui-même avec un zèle inspiré par un désir mêlé de jalousie. Il écarte de Tony tous ceux et toutes celles qui pourraient devenir ses amies et lui a trouvé une fiancée insignifiante, Clarissa. Elle est du même monde que Tony et ne lui plaît que médiocrement.

Les simples conçoivent quelquefois des projets grandioses jusqu'à la folie; Barrett, humilié par un de ses précédents maîtres, essaiera d'écarter Richard et de le remplacer. Ses soins minutieux le rendent indispensable auprès de Tony et encourageant sa mollesse il lui annonce enfin que, ne pouvant plus assurer seul le service de la

(1) Théâtre de la Renaissance.

maison, il lui faudra faire appel à une jeune nièce et l'on voit bientôt arriver une très jeune fille du peuple, appétissante à souhait qui tombe, guidée par Barrett, dans le lit de Tony, lequel lui trouve un ragoût qui manquait à Clarissa trop réservée. Quand il en a pris l'habitude, le valet la lui reprend. Elle est de son espèce et elle l'aime car elle a eu faim et a été humiliée comme lui. Du moins il le fait croire à son jeune maître. Richard fait honte à Tony de sa déchéance et veut lui révéler le jeu dangereux auquel il se prête mais Tony rejette sa trop pesante amitié pour se livrer tout entier à sa nouvelle passion. Richard aime Tony mais rien n'est dit. Tout est suggéré par petites touches admirables comme il arrive souvent dans le roman et le théâtre anglo-saxon. C'est une lutte entre les deux rivaux Barrett et Richard où celui qui aime du plus pur amour sera vaincu, comme il se doit.

Si la faiblesse de Richard c'est son amour-même, celle de Barrett c'est son autodidactisme. Sa véritable victoire serait qu'un jour son maître lui parla, comme à un égal, d'art et de littérature. Pour être à la hauteur, il a déjà appris deux mille questions difficiles dans un recueil mais Tony s'en moque avec esprit. Pourtant quand le valet lui demande un whisky, Tony tressaille comme un pur sang sellé pour la première fois puis il dit tranquillement : « A l'eau ou sec ? »

Il y a quelques années, au Théâtre Hébertot, Jean le Marois nous avait montré un ci-devant, servir son valet de chambre pour se punir de n'avoir pu empêcher, au prix de sa vie, la mort de Marie-Antoinette. N'y avait-il pas là également un masochisme qui est rarement absent de l'amour ? La « Mademoiselle Julie » de Strindberg a d'innombrables frères et sœurs qui ne peuvent aimer que plus bas qu'eux. Que de princesses de Racine, condamnées ainsi au trototir, de Charlus vours à Jupien ! Quel plaisir de descendre de l'arbre tandis que l'autre y monte ! La sexualité se nourrit d'inégalités et non de parallèles.

La pièce de Robin Maugham, adaptée par Jacques Perry, elle, se maintient dans les hauteurs où les acteurs et les spectateurs respirent l'air de la tragédie. Barrett est désormais si certain du pouvoir qu'il exerce sur son maître blasé qu'il lui demande d'exiler Richard qui était le dernier lien qui le retint dans son monde. Bien plus, ce résultat obtenu, il attirera le beau et jeune maître dans son lit pour y retrouver la petite dévergondée qu'il prétend amoureuse de lui. Tony acceptera plutôt que de rester seul.

Raymond Gérôme est le valet sadique, son humiliation passée déroule un fil dans lequel sa proie vient se prendre. Ses regards de martyrs quand il monte rejoindre la jeune fille disent assez ses goûts et ses dégoûts. Il reste pourtant de glace quand la passion le brûle le plus. Tony, M. Yves Renier, est beau comme un anglais. Sa vocation est, comme il le dit, d'observer le temps qui s'écoule. M. Bernard Woringer est l'ami élégant et désintéressé que Barrett supplante, tandis que les filles Marika Green, Danièle Evenou et Anne-Marie Azzopardi sont les sirènes qui attirent Tony sur le sombre rocher ou Barrett l'attend.

Aucun auteur français n'aurait osé écrire ou espérer faire jouer une pièce d'une audace aussi tranquille que **Le Valet.** S'il l'avait fait il aurait eu peur d'être aussi peu naturel qu'un film sur le Congo tourné à la Ferté-sous-Jouarre.

ANDRÉ DU DOGNON.

CINÉMA

LE RENARD

Film américain de MARK RYDELL.

Le Renard est adapté d'une nouvelle de D.H. Lawrence, il pèche par un excès de lenteur, d'application, défauts de ses qualités car c'est avant tout un film soigné, honnête, bien fait.

Son argument est fort simple et on pourrait, en paraphrasant La Fontaine, le résumer ainsi : « Deux poules vivaient en paix, survint un coq »..., ce qui serait quelque peu le trahir.

Deux amies de collèges se sont associées pour exploiter en commun une petite ferme dans une contrée au climat très rude.

Suivant la formule l'une, Jill, a apporté son argent, l'autre sinon son expérience des affaires, du moins son énergie et son travail.

Depuis un an elles vivent une existence assez âpre pour deux femmes seules, à l'écart de toute agglomération et plus citadines et intellectuelles que paysannes. L'élevage des volailles est leur activité principale, tout juste rentable et leur grand ennemi un superbe renard qui dévore leurs poules.

Ce renard, symbole du mâle paraît-il pour Lawrence, préfigure l'intrusion dans cet ermitage saphique d'un ennemi autrement dangereux.

Il s'agit d'un jeune et fort beau marin, en congé pour quelques semaines : Keir Dullea. Il se rend très utile en menant à bien maintes tâches un peu lourdes pour les deux jeunes femmes et bien entendu entreprend d'en conquérir une.

On voit combien le cours de ce film est parallèle aux Biches de Chabrol dont j'ai eu l'occasion de parler.

Au risque de faire montre une fois de plus de naïveté, je continue à m'étonner que, dans ces deux œuvres, l'élément le plus facile à détacher d'un couple de lesbiennes, ce soit l'homme.

La femme ici est interprétée par une vedette en pleine ascension, Sandy Dennis, que l'on a déjà vue dans **Escalier interdit** notamment.

Son physique un peu ingrat, ses mimiques très personnelles conviennent à son personnage de fille frustrée, écartée des hommes par une première expérience brutale et comblée par Lesbos.

Anne Heywood, l'élément masculin de cette union, est plus complexe, belle, énergique, beaucoup mieux armée devant la vie, narcissique, ambivalente, elle a plus d'une corde à son arc de chasseresse. Elle essaiera de résister à l'emprise du « Renard » de revenir à son amie, mais en vain.

Le film se veut érotique et les trois scènes imposées par ce parti pris, même si l'une d'entre elles comporte un baiser sur la bouche qui méritait de figurer en bonne place dans une anthologie du cinéma arcadien, ne sont pas toujours convaincantes.

Mais si on rapproche ce Renard, des Biches du vaniteux Chabrol, on voit combien peut nuire au cinéma français la haute couture, l'architecture sophistiquée, l'antiquaille Saint-Germain-des-Près et l'infatuation sous toutes ses formes.

Avec un sujet presque identique, Rydell a fait une œuvre intéressante, un peu longuette parfois, mais où le choix, la direction des acteurs sont parfaits, sans afféteries inutiles (N. B.).

L'un comme l'autre n'ont su éviter le dénouement facile en précipitant dans l'au-delà le protagoniste dont on ne sait plus que faire.

Encore Rydell n'a pas eu recours comme Chabrol à une tuerie factice mais à un accident un peu trop prévu.

En résumé bon spectacle de rentrée auquel, je le crains, fera défaut l'audience qu'il mériterait.

SINCLAIR.

N. B. — Les réalisateurs français devraient en prendre de la graine comme Vadim qui passe les bornes du ridicule dans son adaptation de *Metze Gerstein d'Histoires Extraordinaires.*

MISE AU POINT

A la suite de la publication, dans notre numéro d'avril dernier, de l'article d'André Clair, intitulé « Le Condamné à mort, de Jean Genet, dit par Mouloudji », *nous avons reçu de Mme Hélène Martin la lettre suivante :*

Monsieur,

Je vous demande de bien vouloir publier dans votre prochain numéro d'**Arcadie** cette mise au point au sujet de l'article d'André Clair, mise au point que je viens de lui adresser :

« ... Vous écrivez dans le numéro d'avril d'**Arcadie,** au sujet du **Condamné à Mort, de Jean Genet, dit par Mouloudji :** « Hélène Martin chante son « Condamné à Mort », un peu partout, depuis quatre ans et des poussières (elle l'a même enregistré). Une version expurgée, donc infidèle... »

« Votre appréciation, qui met en doute ma rigueur intellectuelle, constitue une accusation grave, et je me vois obligée de vous rappeler le sens du mot « expurger » : « Oter les expressions licencieuses ou grossières qui peuvent se trouver dans un livre, et aussi ce qui choque telle ou telle doctrine ou opinion établie » (Littré).

« Je ne vois pas que j'aie omis ou changé un seul mot du texte oiginal de Jean Genet, texte qui est **un** des poèmes du **Condamné à mort,** et que j'ai choisi pour sa beauté poétique (Ed. Originale, 1948, L'Arbalète).

« De toutes façons, Jean Genet est seul juge de cette adaptation musicale; le fac-similé de sa lettre me donnant son accord est paru au verso de mon premier enregistrement en 1964.

« Veuillez agréer, etc... »

En vous remerciant à l'avance, je vous prie de croire, Monsieur le Rédacteur en Chef, à l'expression de mes sentiments les meilleurs.

HÉLÈNE MARTIN.

Selon la coutume, nous avons communiqué la lettre de Mme Hélène Martin à notre collaborateur André Clair, qui nous a adressé la réponse que nous publions ci-dessous.

LE CONDAMNE A MORT, CONDAMNE A UN LANGAGE DECENT?

« Mme Hélène Martin me reproche de l'avoir accusée d'infidélité par rapport à l'original du **Condamné à mort,** de Jean Genet. Et s'appuyant sur l'autorité du Littré, elle semble affirmer que j'ignore ce que parler veut dire. S'il faut que je me justifie en me référant à quelque dictionnaire, qui fait autorité, je lui conseille de se reporter au petit Robert à l'article, **expurger,** page 665 : on y lit que ce terme est synonyme de « corriger, couper, épurer, châtrer, mutiler... ». Or, qu'ai-je écrit, sinon simplement ceci qui tombe sous le sens : un texte expurgé est forcément infidèle, par rapport à l'original, **parce** qu'il est épuré ou mutilé de l'une de ses dimensions. Cela, je l'ai déploré et je continue à le regretter. Mais je n'ai jamais reproché à Mme Hélène Martin (de laquelle j'apprécie le talent et les efforts qu'elle effectue pour imposer le poème chanté) d'avoir sciemment trahi Genet, ni manqué « de rigueur intellectuelle ». Mais elle sait aussi bien (sinon mieux) que moi, qu'un poème n'est pas un saucisson qu'on puisse découper en rondelles pour satisfaire un public petit-bourgeois « engagé », tout en ne les choquant pas, sans affecter

la nature même de ce poème. Voilà ce que j'ai écrit : rien de plus, rien de moins.

« Je trouve bien triste qu'une artiste de sa qualité puisse sembler défendre ce qu'il est convenu d'appeler « les bonnes mœurs »... de la bourgeoisie. Et du même coup se faire l'avocat d'une certaine pratique de l'auto-censure. Le **Condamné à mort** serait-il donc condamné toujours à ne parler qu'un langage, qualifié de décent par un soi-disant public progressiste ? Même aujourd'hui ? »

ANDRÉ CLAIR.

LE SHAKER

RESTAURANT

6, passage Brady, PARIS-10e

(entrée : 20-22, boulevard de Strasbourg)

Métro : Strasbourg-Saint-Denis

Téléphone : 208-22-04

VOTRE POSTICHEUR... VOTRE COIFFEUR

HOMMES ET DAMES

Coiffure DUCHANGE

29, boulevard Rochechouart, Paris-IXe

Téléphone : 878-88-14

A tout âge ayez le volume de coiffure désiré grâce aux cheveux adaptés

Raymond COUDRAY

Etude LAMY

87, boulevard Montparnasse

PARIS — BAB. 74-20

se tient personnellement à votre disposition pour toutes vos

TRANSACTIONS IMMOBILIÈRES

ACHATS — VENTES — LOCATIONS

Studios, Appartements, Pavillons, avec ou sans confort

Consent jusqu'à 95 % de crédit

Téléphoner pour Rendez-vous

I - KI

sciences occultes

résout bénéfiquement vos problèmes, professionnels, sentimentaux...

lignes de la main — *cartes* — *tarots* — graphologie

métamorphoses de Royer — formes fortuites de Rorschach

envoûtement — désenvoûtement — retour d'affection

(Nombreuses références)

7, rue Riboutte, PARIS-9e — Métro Cadet

HOTEL RÉSIDENCE **

STUDIOS GRAND CONFORT

Ascenseur — Téléphone dans toutes les chambres

30, rue de Maubeuge, PARIS (IXe) — Tél. : 878-44-82

(métro : Notre-Dame-de-Lorette, Cadet-Lepelletier)

A 50 mètres de BOBINO

RESTAURANT

« CHEZ MARIA »

Spécialités bretonnes

Arcadiens, faites-vous connaître,
un meilleur accueil vous sera réservé

Réservez vos tables les samedi et dimanche

16, rue du Maine, PARIS (XIV^e^)
Tél. DAN. 11-61 — FERMETURE LE MARDI

Ouvert jusqu'à 2 h du matin

CANNES

HOTEL P.L.M **

Entièrement rénové

3, rue Hoche

Tél. : 38-31-19

Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé

AU RESTAURANT DE LA CALÈCHE

Ouvert à 19 h

Les Arcadiens y sont reçus en amis, dans un cadre intime et agréable pour y déguster les spécialités du PERIGORD

N'oubliez pas de réserver vos tables
(Fermé le Lundi)

28, rue Jean-Maridor — PARIS-XV^e^
(Métro Lourmel)

Tél. : 533-50-91